This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

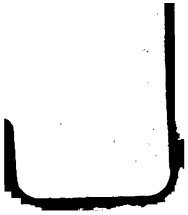
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580358 9



Lafontaine

NKI

~~980~~

THE ASTOR LIBRARY
NY

Vidal Direxit.

CONTES

ET

NOUVELLES

EN VERS,

PAR

JEAN DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK.

M. DCC. LXXVII.

THE ASTOR LIBRARY
NY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

On ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le Public ne ſe laſſe pas de lire. Les Contes de La Fontaine ſont depuis long-temps placés dans la claſſe de ces livres là.

Supérieur à tous ceux de qui il a pris le fonds de ſes Contes, il les a embellis, moins encore par la beauté de ſon ſtyle que par le charme de ſon faire.

On ne trouve pas chez lui la pureté continue de l'Arioſte; mais on y rencontre une infinité de détails charmants qui ſont pardonner facilement des fautes de grammaire.

Moins châtié, moins correct dans ſon langage, mais unique dans ſa naïveté & dans les graces qui lui ſont propres, il s'eſt mis, par les choſes les plus ſimples, à côté des plus ſublimes écrivains.

Original, même en imitant, il plaît

beaucoup plus que ſes modeles, parce qu'il a beaucoup plus de goût, de fineſſe, & même de décence.

On a beaucoup crié contre la licence qu'il s'eſt permiſe; mais on devoit ſonger qu'il n'étoit preſque jamais que traducteur. Les Contes de La Fontaine ne ſont que ceux du Pogge, de l'Arioſte, de Bocace, &c.

Il exiſte une édition de ce dernier, très-connue & très-recherchée des bibliographes, imprimée à Florence, non-ſeulement avec approbation, mais même accompagnée d'un bref du pape qui en permet la lecture, vu la pureté du langage qui en fait un livre claſſique.

La reine de Navarre, aïeule de Henri le grand, princeſſe reconnue pour très-vertueuſe, a publié cent Contes bien moins gazés que ceux de La Fontaine; & perſonne n'en fut ſcandaliſé dans le temps.

Bien plus, il n'y a pas un des Contes de notre auteur qui n'ait une moralité cachée, & quelquefois évidente:

Ma fille eſt nonne, *ergo* c'eſt une ſainte;
Mal raiſonné, &c,

ce ſeul exemple ſuffit.

Ses Contes ne ſont, comme il le dit lui-même, que de ſimples plaiſanteries; & ſi la volupté eſt dangereuſe, ce ne ſont pas des plaiſanteries qui inſpirent cette volupté (*).

Dans un livre célebre, on a arraché le maſque aux moraliſtes hypocrites. Le chapitre où il eſt parlé d'eux fait l'apologie de La Fontaine; car il n'a eu contre lui que les clameurs de ces gens-là.

*Rabelais, Beroalde de Verville étoient dans les mains de tout le monde. Le premier, curé de Meudon, avoit été ſurnommé, par excellence l'*Auteur François; *le ſecond étoit chanoine de Tours. On ne diſoit rien ſur les obſcénités dont leurs ouvrages ſont remplis, & on s'élevoit contre La Fontaine.*

---

(1) Voyez la *Poétique* de M. de Voltaire.

On pourroit appliquer à cet homme de mœurs ſi innocentes & ſi aimables ſon admirable fable des Animaux malades de la peſte *qui s'accuſent de leurs fautes : on y pardonne tout aux lions, aux loups, aux ours ; & un animal débonnaire eſt dévoué pour avoir mangé un peu d'herbe.*

THE ASTOR LIBRARY
NY

JEAN DE LA FONTAINE

ABRÉGÉ

DE LA VIE

DE LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine naquit, le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête & distingué.

Son éducation fut négligée ; mais il avoit reçu le génie, qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite : le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de 22 ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendus par hasard, éveillerent en lui la muse qui sommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs modeles : Phedre, Virgile, Horace & Térence, parmi les Latins ; Plutarque, Homere,

Platon, Anacréon, parmi les Grecs; Rabelais, Marot & d'Urfé, parmi les François; le Taſſe, l'Arioſte & Bocace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme belle, ſpirituelle & ſage, qui le déſeſpéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes remarquables dans les lettres le rechercherent & le chérirent; mais ce furent deux femmes qui l'empêcherent de ſentir l'indigence.

La Fontaine! s'il reſte quelque choſe de toi, & s'il t'eſt permis de planer un moment au deſſus des temps, vois les noms de la Sabliere & d'Hervard paſſer avec le tien aux ſiecles à venir.

La vie de La Fontaine ne fut, pour ainſi dire, qu'une diſtraction continuelle. Au milieu de la ſociété, il en étoit abſent. Preſque imbécille pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable ne ſe laiſſoit appercevoir que par intervalle, & à ſes amis.

Il eut peu de livres & peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laiſſés, il n'y a perſonne qui ne connoiſſe ſes Fables & ſes Contes; & les particularités de ſa vie ſont écrites en mille endroits.

Il mourut le 16 Mars 1695.

Gardons le ſilence ſur ſes derniers inſtants, & craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans ſa poſtérité.

Long-temps après ſa mort, les étrangers alloient voir la chambre qu'il avoit occupée.

Tout homme qui aura du ſentiment ira, lorſqu'il ſe trouvera à Paris, viſiter ſa tombe.

J'y irois chaque année; &, ce jour-là, je déchirerois une Fable de la Motte, un Conte de Vergier, & un exemplaire de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetiere de St.

Joſeph, à côté de Moliere, ſon meilleur ami.

Ce lieu ſera toujours ſacré pour les poëtes, & pour les gens de goût.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR
SUR LE PREMIER TOME DE CES CONTES.

J'avois réſolu de ne conſentir à l'impreſſion de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui ſont le plus à mon goût ; mais quelques perſonnes m'ont conſeillé de donner, dès à préſent, ce qui me reſte de ces bagatelles, afin de ne pas laiſſer refroidir la curioſité de les voir, qui eſt encore en ſon premier feu. Je me ſuis rendu à cet avis ſans beaucoup de peine ; & j'ai cru pouvoir profiter de l'occaſion. Non-ſeulement cela m'eſt permis ; mais ce ſeroit vanité à moi de mépriſer un tel avantage. Il me ſuffit de ne pas vouloir qu'on impoſe, en ma faveur, à qui que ce ſoit, & de ſuivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des ſuffrages par leur moyen ; créatures de la cabale, bien différents de cet Eſpagnol qui ſe piquoit d'être fils de ſes propres œuvres. Quoique j'aie autant beſoin de ces artifices que pas un autre, je ne ſaurois me réſoudre à les employer ; ſeulement je m'accommoderai, s'il m'eſt poſſible, au goût de mon ſiecle, inſtruit que

je ſuis, par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus néceſſaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoſes, les Bouts-rimés régner tour à tour : maintenant, ces galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie ; tant il eſt certain que ce qui plaît en un temps, peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment ſolides, & d'une ſouveraine bonté, d'être bien reçus de tous les eſprits & dans tous les ſiecles, ſans avoir d'autre paſſeport que le ſeul mérite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignés d'un ſi haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'eſt ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes que parce qu'il m'a ſemblé qu'on étoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis, ſeulement pour diverſifier, & me rendre moins ennuyeux ; mais je m'amuſe à des choſes auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales ; l'une, que ce livre eſt licencieux ; l'autre, qu'il n'épargne pas aſſez le beau ſexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainſi ;

étant une loi indiſpenſable, ſelon Horace, ou plutôt, ſelon la raiſon & le ſens-commun, de ſe conformer aux choſes dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec ſuccès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; & l'on ne me ſauroit condamner qu'on ne condamne auſſi l'Arioſte devant moi, & les anciens devant l'Arioſte. On me dira que j'euſſe mieux fait de ſupprimer quelques circonſtances, ou tout au moins de les déguiſer. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté ſa grace. Tant de circonſpection n'eſt néceſſaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur ſujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confeſſe qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites ſont les meilleures: auſſi faut-il m'avouer que trop de ſcrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit aſſurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienſéance, en prenant à tâche de les obſerver; car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers & de proſe, l'extrême pudeur & la bienſéance ſont deux choſes bien différentes. Cicéron fait conſiſter la derniere à dire ce qu'il eſt à propos qu'on diſe, eu égard au lieu, au temps & aux perſonnes qu'on entretient. Ce principe une fois poſé, ce n'eſt pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne

peche pas non plus contre la morale. S'il y a quelque choſe dans nos écrits qui puiſſe faire impreſſion ſur les ames, ce n'eſt nullement la gaieté de ces Contes, elle paſſe légerement; je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chaſtes & les plus modeſtes ſont très-capables de nous plonger, & qui eſt une grande préparation pour l'amour. Quant à la ſeconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raiſon, ſi je parlois ſérieuſement; mais qui ne voit que ceci n'eſt qu'un jeu, &, par conſéquent, ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en ſoient, à l'avenir, moins fréquents, & les maris plus fort ſur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne ſont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aiſé à détruire; enfin, qu'il y a des abſurdités, & pas la moindre teinture de vraiſemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants; & puis, ce n'eſt ni le vrai, ni la vraiſemblance qui font la beauté & la grace de ces choſes-ci; c'eſt ſeulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points ſur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reſte aux cenſeurs; auſſi-bien ſeroit-ce une entrepriſe infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de ſujet de s'exercer: quand ceux que je puis prévoir lui ſeroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.

THE ASTOR LIBRARY
NY

CONTES
DE
J. DE LA FONTAINE.

JOCONDE,

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Jadis régnoit en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour;
Et tel, que, des beautés qui régnoient à sa cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié pour lui brûloit d'amour.

Un jour, en ſe mirant : Je fais, dit-il, gageûre
Qu'il n'eſt mortel dans la nature
Qui me ſoit égal en appas ;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure province
De mes états ;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter ſi bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome :
Sire, dit-il, ſi votre majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere ;
Aux plus charmants il n'en doit guere.
Je m'y connois un peu, ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en ſois pas cru, mais les cœurs de vos dames :
Du ſoin de guérir leurs flammes,
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon ;
Car, de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un ſecond.

Là-deſſus Aſtolphe répond :
[C'eſt ainſi qu'on nommoit ce roi de Lombardie]
Votre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere ; amenez-le-nous donc.
Voyons ſi nos beautés en ſeront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en crédit ;

Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme très-bien vous avez dit.
Le gentilhomme part, & va querir Joconde,
[C'eſt le nom que ce frere avoit]
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu; content, je n'en ſais rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade,
Enfin il le perſuade.
Joconde, d'une part, regardoit l'amitié
D'un roi puiſſant, & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part auſſi, ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, diſoit-elle!
As-tu bien l'ame aſſez cruelle
Pour préférer à ma conſtante amour
Les faveurs de la cour?
Tu ſais qu'à peine elles durent un jour,
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec déſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude

Le repos regne jour & nuit,
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de ces bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'eſt plus le temps, tu ris de mon amour:
Va, cruel, va montrer ta beauté ſinguliere;
Je mourrai, je l'eſpere, avant la fin du jour.

L'hiſtoire ne dit point, ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc auſſi, de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empêcha de parler:
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne,
En lui diſant: Ne le perds pas,
Et qu'il ſoit toujours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême;
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même:
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.

Vous autres bonnes gens, auriez cru que la dame,
Une heure après, eût rendu l'ame;
Moi, qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,

Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſais quelle aventure,
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la dame
Un lourdaut de valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien :
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces amants il ne le falloit pas ;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie, au fort de ſon chagrin :
Encor ſi c'étoit un blondin !

Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage ;
Mais un gros lourdaut de valet !
C'eſt à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Ou l'Amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,
D'avoir aſſemblé ces amants.
Ce ſont, hélas ! ſes divertiſſements ;
Et, poſſible, eſt-ce par gageûre
Qu'il a cauſé cette aventure.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde ;
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Diront d'abord : Eſt-ce là ce Narciſſe
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jauniſſe :
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine.
Aſtolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne ſavoit que penſer là-deſſus :
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavés & ſon viſage blême,

De fort beaux traits, mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié; d'ailleurs, cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce dieu trop d'encens & de vœux.
L'un des plus grands ſuppôts de l'empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vit donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé;
Car un jour étant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie;
Le propre diſcours que voici:
Mon cher Curtade, mon ſouci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace;
Je ne vois pourtant, dieu-merci,
Pas une beauté qui m'efface:
Cent conquérants voudroient avoir ta place,
Et tu ſembles la mépriſer;
Aimant beaucoup mieux t'amuſer
A jouer avec quelque page
Au lanſquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage;
Tu t'es mis contr'elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite.

Qui fut bien étonné ? ce fut notre Romain ;
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage ;
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant-à-moi.
Ce bel Adon étoit le nain du roi,
Et ſon amante étoit la reine.
Le Romain, ſans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces amants ſe fioient au ſoin de Dorimene ;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu là ;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva ;
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite ;
Car voici comme il raiſonna :
Je ne ſuis pas le ſeul ; &, puiſque même on quitte
Un prince ſi charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

Ce penſer le conſole ; il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verſe des larmes
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique ;
Aſtolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux ; il en avoit aſſez.
Retournons aux amants que nous avons laiſſés.

THE ASTOR LIBRARY
NY

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zele
Un prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or, comme avec les rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens, sans doute, il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours doit leur déplaire,
Ce seroit être mal-adroit;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du monde,
Fit un dénombrement des rois & des Césars
Qui, sujets, comme nous, à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere.
Moi, qui vous parle, Sire, ajouta le Romain;
Le jour que, pour vous voir, je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage,
Pour un des dieux du mariage;

Et, comme tel, de lui facrifier.
Là-deſſus il conta, ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenue ;
Puis vint à celle du roi.
Je vous tiens, dit Aſtolphe, homme digne de foi ;
Mais la choſe, pour être crue,
Mérite bien d'être vue ;
Menez-moi donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent perclus ;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant-homme, & pour le faire court,
En véritable homme de cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, & courons le pays ;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réuſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſerai mon train ;
Je me dirai votre couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ſerons l'amour avec plus d'aſſurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'étois ſuivi ſelon ma qualité.
Joconde approuve fort le deſſein du voyage :

Il nous faut dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre le nom de celles
Qui ne feront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit ;
Et si la plus sévere à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit,
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacqs
De gens qui semeront l'argent & la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le livre sur-tout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire.
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'échevin ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place ;
Les cœurs que l'on croyoit de glace

Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint eſprit fort
M'objecter que la vraiſemblance
N'eſt pas en ceci tout-à-fait :
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puiſſe être un galant dedans cette ſcience,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en fais rien :
Ce n'eſt pas mon métier de cajoler perſonne :
Je le rends comme on me le donne ;
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait ; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,
[De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre]
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plutôt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable ;
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je fais une dame

Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le roi; laiſſons la qualité:
Sous les cotillons des griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon:
Être en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque, ou volage;
Chez les dames de haut parage,
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un tréſor;
Car, ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux bals on la promene,
On en vient aiſément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle,
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le roi, parlons-lui dès ce ſoir;
Il ne s'agit que de ſavoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,

La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſais que cet honneur eſt pure fantaiſie ;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder :
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'évêque, hélas ! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.
Quoiqu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le ſoir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance :
Le marché ſe conclut ; & dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe ;

Car il n'eſt ſi ſotte, après tout,
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage ;
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le temps, à cela près, fut très-bien employé ;
Et ſi bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle :
Il ſe douta du fait, la guetta, la ſurprit,
Et lui fit fort groſſe querelle.
Afin de l'appaiſer, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que ſans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai ſouci, dit-il, ni d'hôteſſe ni d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout ?
Dit la fille, fort affligée ;
De les aller trouver je me ſuis engagée :
Si j'y manque, adieu l'anneau

Que j'ai gagné bien & beau.
Faiſons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi ſeulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle, mais entr'eux
Il faut que, toute nuit, je demeure couchée;
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend, ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent,
Tant que le ſiege ſoit vacant:
C'eſt là leur mot. Le gars dit à l'inſtant:
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit: Ah! gardez-vous en bien,
Vous ſeriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa:
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en ſorte
D'entre les draps il ſe gliſſa:
Et Dieu ſait comme il ſe plaça,
Et comme enfin tout ſe paſſa:
Et de ceci, ni de cela
Ne ſe douta le moins du monde
Ni le roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le roi Lombard dit, à part ſoi,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop, & ſur ma foi,

C'eſt

C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit, de ſa part, le Romain;
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain;
Enfin pour toute la ſemaine.
Puis les voyant tous deux rendormis, à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut ſuivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le roi dit au Romain:
Frere, dormez juſqu'à demain,
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à préſent beſoin que de repos.
Comment? dit le Romain; mais, vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi! dit le roi, j'ai toujours attendu;
Et puis voyant que c'étoit temps perdu,
Que, ſans pitié ni conſcience,
Vous vouliez juſqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raiſon
Que d'éprouver ma patience,
Je me ſuis, malgré moi, juſqu'au jour endormi.
Que s'il vous eût plu, nôtre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poſte.
C'eût été tout, n'ayant pas la ripoſte
Ainſi que vous; qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon,
Ceſſez de vous railler, & changeons de matiere:

Je ſuis votre vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira;
Nous verrons ſi ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puiſqu'il vous plaît ainſi.
Aſtolphe ſe piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent: Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux,
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux: l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures.
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adreſſe & quelques feintes larmes:

THE ASTOR LIBRARY NY

Et que loin des dangers & du bruit des alarmes,
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi Lombard dit au Romain:
Retournons au logis par le plus court chemin:
Si nos femmes ſont infidelles,
Conſolons-nous; bien d'autres le ſont qu'elles.
La conſtellation changera quelque jour:
Un temps viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes:
A préſent on diroit que quelque aſtre malin
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'univers eſt plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames
Font tout ce qui leur plaît: ſavons-nous ſi ces gens
[Comme ils ſont traîtres & méchants,
Et toujours ennemis, ſoit de l'un, ſoit de l'autre;]
N'ont point enſorcelé mon épouſe & la vôtre,
Et ſi, par quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir choſe qui n'étoit pas?
Ainſi que bons bourgeois, achevons notre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'abſence, ou bien la jalouſie
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Aſtolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés;

Mais ſeulement par bienſéance ;
L'un & l'autre ſe vit de baiſers régalé ;
On ſe récompenſa des pertes de l'abſence.
Il fut danſé, ſauté, ballé ;
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je penſe.
Chaque époux, s'attachant auprès de ſa moitié,
Vécut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne ſait point.

THE ASTOR LIBRARY NY

LE COCU
BATTU ET CONTENT.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

N'a pas long-temps, de Rome revenoit
Certain cadet qui n'y profita guere;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un page suivie;
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante & belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle;
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ne point ne duroit.
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,

Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il eſt des premiers du pays,
Son bien ſupplée au défaut de ſon âge.

Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut eſpérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ſes valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui ſavoit tout faire.
Meſſire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien & beau;
Non toutefois ſans l'avis de ſa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame,
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à déclarer ſa flamme.
Ce fut beaucoup, car le vieillard étoit
Fou de ſa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
Son fauconnier, qui pour lors le ſuivoit,
Eût demeuré volontiers en ſa place.
La jeune dame en étoit bien d'accord:
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'oſera ſoutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inſpira la ruſe que voici.
La dame dit un ſoir à ſon mari:

Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Meſſire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon ſage & fidelle,
Et c'eſt à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle ;
C'eſt un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus ſi ſurpriſe,
Que je penſai tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entrepriſe ?
Dedans l'eſprit il me vint auſſi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
Que pour n'oſer un tel cas publier :
Même, à deſſein qu'il ne le pût nier,
Je fis ſemblant d'y vouloir condeſcendre ;
Et cette nuit, ſous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, eſt toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant ſon premier ſomme.
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Juſqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin, attrapez-le vous-même ;

Vous le pourrez trouver fort aiſément,
Le poirier eſt à main gauche en entrant;
Mais il vous faut uſer de ſtratageme:
Prenez ma jupe, & contrefaites-vous;
Vous entendrez ſon inſolence extrême;
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups
Que le galant demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard; bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Meſſire Ron ſe couvrit d'une jupe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva perſonne:
Garde n'avoit; car tandis qu'il friſſonne,
Claque des dents & meurt quaſi de froid,
Le pélerin, qui le tout obſervoit,
Va voir la dame, avec elle ſe donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi
Lors que, Amour ſeul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'eſt point à ſoi.
Quand le galant, un aſſez bon eſpace,
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas ſans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.

Meſſire Bon, rempli d'impatience,
A tous momens ſa pareſſe maudit.
Le pélerin, d'auſſi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la dame,
Et lui cria : Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu braſſois un tel tour!
Eſt-ce le fruit de ſon parfait amour?
Dieu ſoit témoin que pour toi j'en ai honte;
Et de venir ne tenois quaſi compte,
Ne te croyant le cœur ſi perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari:
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en aſſure;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'eſt ſeulement pour éprouver ta foi;
Et ne t'attends de m'induire à luxure:
Grand pécheur ſuis; mais j'ai là, Dieu-merci,
De ton honneur encor quelque ſouci.
A Monſeigneur ſerois-je un tel outrage?
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monſeigneur puis après le ſaura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, diſoit entre ſes dents:
Loué ſoit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valets ſi chaſtes, ſi prudents.
Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froiſſe une épaule,
De horions laidement l'accoûtra,
Juſqu'au logis ainſi le convoya.

Meſſire Bon eût voulu que le zele
De ſon valet n'eût été juſques-là;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidelle,
Le bon-hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui diſant: M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet: c'eſt, ſans doute, un tréſor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme;
A l'avenir, traitez-le ainſi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.

THE ASTOR LIBRARY
NY

LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Meſſire Artus, ſous le grand roi François,
Alla ſervir aux guerres d'Italie,
Tant qu'il ſe vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chauſſa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus conteſter le paſſage.
Si s'en revient tout fier en ſon village,
Où ne ſurprit ſa femme en oraiſon,
Seule il l'avoit laiſſée à la maiſon;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danſant, ſautant, menant joyeuſe vie,
Et des muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit goût à l'affaire;
Et, ruminant ſur ce qu'il devoit faire:
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie:
C'eſt moitié trop: ſachons la vérité.
Pour ce, s'aviſe, un jour de confrérie,
De ſe vêtir en prêtre, & confeſſer.

Sa femme vint à ſes pieds ſe placer.
De prime-abord ſont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus;
Puis à, leur tour, les grands étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Pere, dit-elle, en mon lit ſont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre,
Si le mari ne ſe fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus:
Courte n'étoit, pour sûr, la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-deſſus,
Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidelle!
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fauſſe femelle,
Qui d'un tel pas ſe fût bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas qu'étant homme ſi ſage,
Vous n'ayiez ſu l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier:
Auparavant vous étiez gentilhomme:
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni ſoit Dieu, dit alors le bon-homme,
Je ſuis un ſot de l'avoir ſi mal pris.

THE ASTOR LIBRARY NY

LE SAVETIER.

Un ſavetier, que nous nommerons Blaiſe,
Prit belle femme, & fut très-aviſé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aiſe,
S'en vont prier un marchand peu ruſé,
Qu'il leur prêtât deſſous bonne promeſſe,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les preſſe;
Dieu ſait pourquoi: le galant, en effet,
Crut que, par là, baiſeroit la commere.
Vous avez trop de quoi me ſatisfaire,
Ce lui dit-il, & ſans débourſer rien:
Accordez-moi ce que vous ſavez bien.
Je ſongerai, répond-elle, à la choſe;
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-tôt,
L'avertiſſant de ce qu'on lui propoſe.
Blaiſe lui dit: Parbieu, femme, il nous faut
Sans coup férir, rattraper notre ſomme:
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule:
Puis touſſerez, afin de m'avertir;
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir

Incontinent, de crainte de fortune.
Ainſi fut dit, ainſi s'exécuta;
Dont le mari puis après ſe vanta,
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere.
Mieux eût valu touſſer après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois;
Vous euſſiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf après de ſe taire.
Mais qu'en eſt-il, or-çà, belle, entre nous?
Elle répond: Ah, Monſieur! croyez-vous
Que nous ayions tant d'eſprit que vos dames?
Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouſe étoit auſſi.
Je penſe bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi:
Mais, quoi? chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.

THE ASTOR LIBRARY
NY

LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un payſan ſon ſeigneur offenſa.
L'hiſtoire dit que c'étoit bagatelle;
Et toutefois ce ſeigneur le tança
Fort rudement; ce n'eſt choſe nouvelle:
Coquin, dit-il, tu mérites la hard;
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard;
C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon; & de trois peines l'une
Tu peux choiſir: ou de manger trente aulx,
J'entends ſans boire & ſans prendre repos;
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués ſur tes larges épaules;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le payſan, conſultant là-deſſus:
Trente aulx ſans boire! Ah, dit-il, en ſoi-même:
Je n'appris onc à les manger ainſi.
Je ne le puis ſans un péril extrême.
Les cent écus c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genoux,
Et s'écria: Pour Dieu, miſéricorde:
Son ſeigneur dit: Qu'on apporte une corde.
Quoi, le galant m'oſe répondre encor?
Le payſan, de peur qu'on ne le pende,

Fait choix de l'ail; & le ſeigneur commande
Que l'on en cueille, & ſur-tout du plus fort,
Un après un, lui-même, il fait le compte:
Puis quand il voit que ſon calcul ſe monte
A la trentaine, il les met dans un plat;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frottés de moutarde.
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son ſeigneur rit, & ſur-tout il prend garde
Que le galant n'avale ſans mâcher.
Le premier paſſe, auſſi fait le deuxieme;
Au tiers, il dit: Que le diable y ait part.
Bref, il en fut à grand' peine au douzieme
Que, s'écriant: Haro, la gorge m'ard;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire;
Son ſeigneur dit: Ah, ah, ſire Grégoire,
Vous avez ſoif? Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas;
Or buvez donc, & buvez à votre aiſe:
Bon prou vous faſſe: holà, du vin, holà.
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaiſe,
Il vous faudra choiſir, après cela,
Des cent écus ou de la baſtonnade,
Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre, à vos bontés,
Que les aulx ſoient ſur les coups précomptés:
Car pour l'argent, par trop groſſe eſt la ſomme:

Où la trouver, moi qui ſuis un pauvre homme?
Hé bien, ſouffrez les trente horions,
Dit le ſeigneur; mais laiſſons les oignons.
Pour prendre cœur, le vaſſal en ſa panſe
Loge un long trait, ſe munit le dedans;
Puis ſouffre un coup avec grande conſtance.
Au deux, il dit: Donnez-moi patience,
Mon doux Jeſus, en tous ces accidents.
Le tiers eſt rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, & ſaute de ſa place;
Au quart, il fait une horrible grimace;
Au cinq, un cri: mais il n'eſt pas au bout;
Et c'eſt grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc ſi cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par meſure,
En obſervant la cadence & le ton:
Le malheureux n'a rien qu'une chanſon:
Grace, dit-il; mais, las! point de nouvelle;
Car le ſeigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient ſa gravité,
Diſant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable, enfin, craint pour ſa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu, ceſſez; hélas! je n'en puis plus.
Son ſeigneur dit: Payez donc cent écus,
Net & comptant: Je ſais qu'à la deſſerre
Vous êtes dur; j'en ſuis fâché pour vous.
Si tout n'eſt prêt, votre compere Pierre

Vous en peut bien aſſiſter, entre nous.
Mais pour ſi peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux, n'oſant preſque répondre,
Court au magot, & dit : C'eſt tout mon fait.
On examine, on prend un trebuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace ;
Mais que lui ſert ? Il convient tout payer,
C'eſt grand' pitié quand on fâche ſon maître.
Ce payſan eut beau s'humilier,
Et pour un fait, aſſez léger peut-être,
Il ſe ſentit enflammer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un carolus.

THE ASTOR LIBRARY
NY

LE MULETIER.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Un roi Lombard (les rois de ce pays
Viennent ſouvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ſes écrits
Maître Bocace, auteur de cette hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps.
Il épouſa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier, mort ſans enfants,
Lequel laiſſa l'état ſous la tutelle
De celui-ci, prince ſage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; & la couche royale
De part & d'autre étoit aſſurément
Auſſi complette, autant bien aſſortie
Qu'elle fût onc: quand Meſſer Cupidon
En badinant, fit cheoir de ſon brandon
Chez Agiluf, droit deſſus l'écurie,
Une étincelle, & ſans ſe ſoucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu ſe prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout ſon origine,
Bien fait & beau, même ayant du bon ſens:
Bien le montra; car, s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut, quelque temps,

Fait ſes efforts, & mis toute ſa peine
Pour ſe guérir, ſans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne ſais meilleur pour enſeigner
Que Cupidon : l'ame la moins ſubtile,
Sous ſa férule, apprend plus en un jour,
Qu'un maître-ès-arts en dix ans aux écoles.
Aux plus groſſiers, par un chemin bien court,
Il ſait montrer les tours & les paroles.
Le préſent conte en eſt un bon témoin.
Notre amoureux ne ſongeoit près, ni loin,
Dedans l'abord, à jouir de ſa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit,
N'étoit pas sûr. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mourût, ou non, d'en paſſer ſon envie,
Puiſqu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit :
Et mort pour mort toujours mieux lui valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Éprouver tout, & tenter le haſard.
L'uſage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le roi, qui faiſoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe préſentoit,
Preſqu'en chemiſe, & ſur ſon dos n'avoit
Qu'une ſimarre : à la porte il frappoit
Tout doucement ; auſſi-tôt une dame
Ouvroit ſans bruit, & le roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit ;
Clarté n'ayant grand' lueur, ni grand' flamme.

D'abord la dame éteignoit, en ſortant,
Cette clarté : c'étoit le plus ſouvent
Une lanterne, ou de ſimples bougies :
Chaque royaume a ſes cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuſter ainſi;
Se préſenta comme c'étoit l'uſage,
S'étant caché quelque peu le viſage.
La dame ouvrit, dormant plus d'à-demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le roi ne vînt pareillement.
Mais, ce jour-là, s'étant heureuſement
Mis à chaſſer, force étoit que nature,
Pendant la nuit, cherchât quelque repos.
Le muletier, frais, gaillard, & diſpos,
Et parfumé, ſe coucha ſans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'eſt qu'Agiluf, s'il avoit en l'eſprit
Quelque chagrin, ſoit touchant ſon empire,
Ou ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite;
Un muletier à ce jeu vaut trois rois :
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois
En penſement; & crut que la colere
Rendoit le prince, outre ſon ordinaire,
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes préſents le ciel eſt toujours juſte :

Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un empereur auguſte
A les vertus propres pour commander :
Un avocat ſait les points décider :
Au jeu d'amour le muletier fait rage :
Chacun ſon fait ; nul n'a tout en partage.

Notre galant s'étant diligenté,
Se retira, ſans bruit & ſans clarté,
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la reine :
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monſieur, je ſais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zele ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de ſortir : même, outre l'ordinaire,
En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu, Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop : votre ſanté m'eſt chere.
Le roi fut ſage, & ſe douta du tour ;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant qui trembloit pour ſa vie.
Le roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.

Pas ne faillit dedans ſa conjecture:
Et le ſecond, qu'il tâta d'aventure,
Étoit ſon homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur battoit, & le pouls tout enſemble:
Ne ſachant pas où devoit aboutir
Tout ce myſtere, il feignoit de dormir.
Mais quel ſommeil! Le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciſeaux,
Dont on coupoit le crin à ſes chevaux.
Faiſons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du monarque
Il ſe ſent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du ſire;
Et cela fait, le prince ſe retire.
Il oublia de ſerrer le toupet;
Dont le galant s'aviſa d'un ſecret
Qui d'Agiluf gâta le ſtratageme.
Le muletier alla, ſur l'heure même,
En pareil lieu, tondre ſes compagnons.
Le jour venu, le roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors, le prince, en ſon ame:
Qu'eſt ceci donc! Qui croiroit que ma femme
Auroit été ſi vaillante au déduit?
Quoi! Teudelingue a-t-elle, cette nuit,
Fourni d'ébats à plus de quinze ou ſeize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait ſi ſe taiſe:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.

Bocace n'eſt le ſeul qui me fournit:
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin eſprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magaſin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont, juſqu'à cent, bien déduites & belles,
Pour la plupart, & de très-bonne main.
Pour cette fois, la reine de Navarre
D'un *C'étoit moi*, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en ſoit l'auteur:
J'y mets du mien, ſelon les occurrences;
C'eſt ma coutume; & ſans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle ſervante:
Il la rendit au jeu d'amour ſavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de ſuc, & donnant appétit;
Ce qu'on appelle, en François, bonne robe.

Par un beau jour cet homme ſe dérobe
D'avec ſa femme; & d'un très-grand matin
S'en va trouver ſa ſervante au jardin;
Elle faiſoit un bouquet pour Madame:
C'étoit ſa fête. Ayant donc de ſa femme
Vu le bouquet, il commence à louer
L'aſſortiment, tâche à s'inſinuer:
S'inſinuer, en fait de chambriere,
C'eſt proprement couler ſa main au ſein.
Ce qui fut fait. La ſervante ſoudain
Se défendit; mais, de quelle maniere?
Sans rien gâter: c'étoit une façon
Sur le marché: bien ſavoit ſa leçon.
La belle prend les fleurs, qu'elle avoit miſes
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baiſa pour en avoir raiſon,
Tant & ſi bien, qu'ils en vinrent aux priſes:
En cet étrif, la ſervante tomba.
Lui d'en tirer auſſi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là:
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voiſine apperçut le myſtere.
L'époux la vit, je ne ſais pas comment:
Nous voilà pris, dit-il à ſa ſervante;
Notre voiſine eſt languarde & méchante;
Mais ne ſoyez en crainte aucunement.
Il va trouver ſa femme en ce moment,
Puis fait ſi bien que s'étant éveillée,

Elle ſe leve ; & ſur l'heure habillée,
Il continue à jouer ſon rollet :
Tant qu'à deſſein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouſe au jardin eſt menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu ſe commence.
Fleurs de voler ; cotons d'entrer en danſe.
Elle y prit goût ; le jeu lui ſembla beau ;
Somme que l'herbe en fut encor froiſſée.
La pauvre dame alla, l'après dinée,
Voir ſa voiſine, à qui ce ſecret là
Chargeoit le cœur : elle ſe ſoulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere
Dit cette femme avec un front ſévere,
Laiſſer paſſer, ſans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous ſervir
Encor long-temps d'une fille perdue ?
A coups de pied, ſi j'étois que de vous,
Je l'enverrois, ainſi qu'elle eſt venue.
Comment ! Elle eſt auſſi brave que nous !
Or bien ; je ſais celui de qui procede
Cette piaffe ; apportez-y remede
Tout au plutôt : car je vous avertis
Que, ce matin, étant à la fenêtre,
Ne ſais pourquoi, j'ai vu, de mon logis,
Dans ſon jardin, votre mari paroître,
Puis la galante ; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi :
Je vous entends, dit-elle, c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire! Écoutez le reſte de la fête :
Vous ne ſavez où je veux en venir.
Les bonnes gens ſe ſont pris à cueillir
Certaines fleurs que baiſers on appelle.

LA FEMME.

C'eſt encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils ſont paſſés : après quelques façons,
A pleine main on les a laiſſé prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits ſur vous ?

LA VOISINE.

Cette perſonne, enfin, ſur l'herbe tendre
Eſt trébuchée ; &, comme je le croi,
Sans ſe bleſſer. Vous riez ?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux ;
Qui le portoit, de la fille ou de vous ?
C'eſt là le point ; car Monſieur votre époux
Juſques au bout a pouſſé l'aventure.

LA FEMME.

Qui ? C'étoit moi : votre tête eſt bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'eſt aſſez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil aſſez bon, ce me ſemble.
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu là ſe divertir enſemble ;
Mais excuſez, & ne la chaſſez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chaſſer ? J'en ſuis très-bien ſervie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'eſt juſtement le cas.
Vous en tenez, ma commere, ma mie.

THE ASTOR LIBRARY NY

LA GAGEURE
DES TROIS COMMERES,
Ou sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

Après bon vin, trois commeres, un jour,
S'entretenoient de leurs tours & proüeſſes:
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtreſſes;
L'une diſoit: J'ai le roi des maris:
Il n'en eſt point de meilleur dans Paris.
Sans ſon congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas ſe lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon ſerment, dit une autre auſſi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étreine;
Car, quant à moi, du plaiſir ne me chaut,
A moins qu'il ſoit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainſi qu'on le mene:
Le mien n'eſt tel; j'en rends graces à Dieu.
Bien ſauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit, à ſon aiſe, un tel homme.
Pour tout cela, ne croyez que je chomme.
Le paſſe-temps en eſt d'autant plus doux:
Plus grand en eſt l'amour des deux parties;
Et ne voudrois contre aucune de vous,

Qui vous vantez d'être ſi bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troiſieme commere
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour ſe plaît avec les bons maris
Et veut auſſi quelque peine légere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laiſſons à part les diſputes frivoles;
Sur nouveaux frais attrappons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons : c'eſt ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ſerment
Que toutes trois, ſans nul déguiſement,
Rapporterons, l'affaire étant paſſée,
Le cas au vrai. Puis, pour le jugement,
On en croira la commere Macée.
Ainſi fut dit, ainſi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.
Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & ſans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte;
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, ſinon par échappées;
Toujours falloit forger de nouveaux tours,

Toujours chercher des maiſons empruntées.
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe jouer,
La bonne dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour ſe louer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit
Et dans ſon cœur déjà ſe propoſoit
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien lui ſembloit, en la conſidérant,
N'en avoir vu jamais de ſi gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle ſervante, & mari verd-galant,
C'étoit matiere à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le mari diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa ſervante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit, à la fin, de ſe rendre;
Et, de jeu fait, à deſſein de le prendre,
Un certain ſoir la galante lui dit :
Madame eſt mal, & ſeule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le maître
Et la ſervante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le drôle couché,
Elle en cornette, & dégraffant ſa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh! oh! lui dit la commere en riant,

Votre ordinaire eſt donc trop peu friand,
A votre goût ? &, par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plutôt, vous me le deviez dire :
J'aurois, chez moi, toujours eu des tendrons,
De celle-ci, pour certaines raiſons,
Vous faut paſſer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au deſſein ſi gaillard,
Merci de moi, chambriere d'un liard ;
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi ?
J'en ſuis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue :
Je ne ſuis pas à jeter dans la rue.
Laiſſons ce point ; je ſais un bon moyen ;
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ! diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons, que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'étoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous ſerez près de moi.
Qu'ai-je beſoin de me mettre en alarmes,
Puiſque je puis empêcher tous vos tours ?

THE HISTORY LIBRARY
NY

La chambriere, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes,
Prend son paquet & sort sans consulter;
Ne se le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage,
Fait au logis deux métiers tour-à-tour:
Galant, la nuit; chambriere, le jour;
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux, à son aise, profite:
Rien ne s'en perd, & des moindres moments
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.
L'AUTRE, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui, sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise:
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur, & de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La dame dit: Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là: Guillot, monte & secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec sa femme; auſſi-tôt le valet

Frottant ſes yeux, comme étonné du fait :
Vraiment, Monſieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame careſſer,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire ;
Et, moi préſent, du moins vous en paſſer.
Ceci me cauſe une ſurpriſe extrême :
Devant les gens prendre ainſi vos ébats !
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du reſpect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt,
Ces privautés en ſeront plus friandes :
Tout auſſi-bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été ſont encore aſſez grandes.
Pourquoi ce lieu ? Vous avez, pour cela,
Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
La dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve : Où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ces ébats ?
Deſcends, deſcends, mon ami, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien, lui dit ſon maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le préſent.

LE MARI.

Pour le préſent !

GUILLOT.

Oui, Monſieur, je veux être

THE ASTOR LIBRARY
NY

Ecorché vif, ſi, tout incontinent,
Vous ne baiſiez Madame ſur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laiſſer cette ſornette,
Je te le dis, car elle ſent les coups.

LE MARI.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les fous,
Tout de ce pas, par mon ordre, on le mette.

GUILLOT.

Eſt-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répete,
Vous & Monſieur, qui, dans ce même endroit,
Jouyiez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'eſt, peut-être, charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé! Tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte;
Vous en ſaurez bientôt la vérité.
Le maître à peine eſt ſur l'arbre monté,
Que le valet embraſſe la maîtreſſe.
L'époux, qui voit comme l'on ſe careſſe,

Crie, & deſcend en grand' hâte auſſi-tôt.
Il ſe rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la ſuite de l'affaire:
Et, toutefois, il ne put ſi bien faire,
Que ſon honneur ne reçut quelque échec.
Comment, dit-il, quoi? même à mon aſpect!
Devant mon nez! A mes yeux!.... Sainte Dame!
Que vous faut-il? Qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Oſes-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
De t'accuſer de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en eſt trop. Parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi, ce coquin ne te careſſoit pas?

LA FEMME.

Moi! Vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raiſon ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourvue,
Que devant vous je commiſſe un tel tour?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne ſais plus ce qu'il faut que je die.
Notre poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danſe
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes;
C'eſt ce poirier, il eſt enſorcelé.
Puiſqu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la femme, il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis, dis qu'on le vienne abattre:
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement:
Quel ſi grand crime a ce poirier pu faire?
La dame dit: Abattez ſeulement;
Quant au ſurplus, ce n'eſt pas votre affaire.
Par ce moyen, la ſeconde Commere
Vint au-deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſieme fit.
Les rendez-vous, chez quelque bonne amie,

Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours, étoient nouveaux déduits:
Notre donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien amant, étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier
S'il n'étoit libre, à la dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, lui dit-elle; &, pour ſi peu de choſe,
Vous ne ſerez nullement éconduit,
Ni de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je ſaurai me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit:
Car, pour époux, elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit, en voyages, grands frais.
Il n'alloit pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près,
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour montrer ſa ferveur & ſon zele,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux ſtyle:
Il lui falloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le ſoir,
Un brin de fil qui tendoit à la porte
De la maiſon, & puis ſe va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
[On appelloit ſon mari de la ſorte.]

Elle fit tant, qu'Henriet ſe tournant,
Sentit le fil. Auſſi-tôt il ſoupçonne
Quelque deſſein; &, ſans faire ſemblant
D'être éveillé, ſur ce fait il raiſonne:
Se leve enfin, & ſort tout doucement:
De bonne foi ſon épouſe dormant;
Ce lui ſembloit, ſuit le fil dans la rue,
Conclut de là que l'on le trahiſſoit;
Que quelque amant, que la donzelle avoit,
Avec ce fil, par le pied, la tiroit,
L'avertiſſant ainſi de ſa venue;
Que la galante auſſi-tôt deſcendoit,
Tandis que lui, pauvre mari, dormoit.
Car, autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que Meſſer Cocuage
Le viſitât; honneur dont, à ſon ſens,
Il ſe ſeroit paſſé le mieux du monde.
Dans ce penſer, il s'arme juſqu'aux dents;
Hors la maiſon fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or, le lecteur ſaura
Que ce logis avoit, ſur le derriere,
De quoi pouvoir introduire l'ami:
Il le fut donc par une chambriere.
Tout domeſtique, en trompant un mari,
Penſe gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame & le jeune muguet
En ſont aux mains, & Dieu ſait la manière.

En grand ſoulas cette nuit ſe paſſa ;
Dans leurs plaiſirs rien ne les traverſa :
Tout fut des mieux, graces à la ſervante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la Commere ne faut
De mettre un fil : Berlinguier auſſi-tôt
L'ayant ſenti, rentre en la même peine,
Court à ſon poſte, & notre amant au ſien.
Renfort de joie ; on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe,
Et Berlinguier, prenant la même excuſe,
Sortit encore, & fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement ;
Trois actes eut, ſans plus, la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant ſauvé,
Le brin de fil auſſi-tôt fut tiré
Par un des ſiens, ſur qui l'époux ſe rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne ſachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis eſt un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit, que fait l'époux :

THE ASTOR LIBRARY
NY

Le compagnon ſe jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambriere;
Qu'avec ce fil il la tiroit à ſoi,
Pour faire ouvrir; & que, depuis n'aguere,
Tous deux s'étoient entre-donné la foi.
C'eſt donc cela, pourſuivit la Commere;
En s'adreſſant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil: je m'en mis un pareil,
Pour attraper, avec ce ſtratageme,
Votre galant. Or, bien, c'eſt votre époux.
A la bonne heure: il faut, cette nuit même,
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement;
L'époux, la fille; & le valet, l'amant;
Puis au moûtier le couple s'alla rendre,
Se connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troiſieme tour.
Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne ſut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à réſoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raiſon de gager:
Le procès pend, & pendra de la ſorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS,

Nouvelle tirée de Boccace.

Plus d'une fois, je me ſuis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En eſt le point le moins conſidéré.
Lorſque l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le ſurplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards appartient:
Et cependant je vois qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux, à leur char attelés,
De même taille, & mêmes chiens couplés;
Ainſi des bœufs, qui, de force pareille,
Sont toujours pris; car ce ſeroit merveille,
Si, ſans cela, la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui, bien ſouvent, ne ſe rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On ſait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à ſa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par là.

THE ASTOR LIBRARY NY

Très-lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit juge dans Piſe,
Homme ſavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge:
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante & la plus jeune d'ans,
De la cité fille bien alliée;
Belle ſur-tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui, parmi ſes parents,
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on diſoit communément de lui:
Que ſes enfants ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conſeiller autrui,
Qui ne voit goutte en ſes propres affaires.
Quincica donc, n'ayant de quoi ſervir
Un tel oiſeau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuſer, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon ſon compte & ſon calendrier,
Où l'on ſe pût, ſans ſcrupule, appliquer
Au fait d'hymen: choſe aux vieillards commode,
Mais dont le ſexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire, très-peu;
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la ſemaine,
Et bien ſouvent faiſoit venir en jeu

Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement, il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit:
Et quand venoit aux fêtes solemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant, toujours il s'abstenoit;
Long-temps après, il en usoit de même;
Aux quatre-temps, autant il en faisoit;
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison, pour le vieillard, étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit:
De patrons même il avoit une liste.
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur:
Vierge n'étoit, martyr & confesseur,
Qu'il ne chommât: tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.

La choſe ainſi preſque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpéciale,
Notre docteur régaloit ſa moitié
Petitement; enfin, c'étoit pitié:
A cela près, il traitoit bien ſa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer,
Un peu de temps, des eſprits de poupée;
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir, dans la belle ſaiſon,
C'étoit d'aller à certaine maiſon
Que ſon mari poſſédoit ſur la côte:
Ils y couchoient, tous les huit jours, ſans faute.
Là, quelquefois, ſur la mer ils montoient,
Et le plaiſir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Meſſer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent ſur mer. Ils avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans ſa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tour, qu'un homme ou deux.

Certain corſaire apperçut la chaloupe
De notre épouſe, & vint, avec ſa troupe,
Fondre deſſus; l'emmena bien & beau;

Laiſſa Richard ; ſoit que, près du rivage ;
Il n'oſât pas haſarder davantage ;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans ſon vaiſſeau
Notre vieillard, il ne pût de ſa proie
Si bien jouir ; car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toujours avoit fait,
Avec honneur, ſon métier de corſaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toujours prêts à bien faire :
Ce qu'on appelle, autrement, bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allégue.
Or, tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La belle fit ſon devoir de pleurer,
Un demi-jour, tant qu'il ſe put étendre :
Et Pagamin de la réconforter ;
Et notre épouſe, à la fin, de ſe rendre.
Il la gagna : bien ſavoit ſon métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La belle avoit ſa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par-tout, & ſans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait queſtion qu'à la table.

Notre légiſte eût mis ſon doigt au feu,
Que ſon épouſe étoit toujours fidelle,
Entiere & chaſte; & que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent, on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un ſauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit: Si je n'ai pas bon bruit,
C'eſt à grand tort: je veux vous rendre franche,
Et ſans rançon, votre chere moitié.
Ne plaiſe à Dieu, que ſi belle amitié
Soit, par mon fait, de déſaſtre ainſi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine,
Vous reviendra, ſelon votre deſir;
Je ne veux point vous vendre ce plaiſir.
Faites-moi voir ſeulement qu'elle eſt vôtre;
Car, ſi j'allois vous en rendre quelqu'autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains;
Ce me ſeroit une eſpece de blâme.
Ces jours paſſés, je pris certaine dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'eſt autant de conclu:
Reprenez-la; rien ne vous en empêche.
Richard reprit: Vous parlez ſagement,
Et me traitez trop généreuſement.
De ſon métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, ſans héſiter:

Le compliment n'eſt ici néceſſaire ;
Voilà ma bourſe ; il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire,
En pareil cas, l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu
D'honnêteté ? Non ſera, ſur mon ame ;
Vous le verrez ; car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un ſeul point,
C'eſt qu'à me voir, de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouſe tout à l'heure,
Qui, froidement, & ne s'émouvant point,
Devant ſes yeux voit ſon mari paroître,
Sans témoigner ſeulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eſt honteuſe
Devant les gens ; & ſa joie amoureuſe
N'oſe éclater ; ſoyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
Dedans ſa chambre allez ; conduiſez-la ;
Ce qui fut fait ; &, la chambre fermée,
Richard commence : Eh ! là, Bartholomée ;
Comme tu ſais ? Je ſuis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de ſa femme ;
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement ;

C'eſt

C'eſt la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel; & toi ſeule en es cauſe.
T'ai-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes vêtements?
En étoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave?
Tu le ſeras, étant avec ces gens;
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin? S'en eſt-on mis en peine,
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous?
Vous, vieux penard; moi, fille jeune & drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux.
Pour cet effet, j'étois aſſez aimable,
Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en étois capable.
Or, eſt le cas allé d'autre façon;
J'ai pris mari qui, pour toute chanſon,
N'a jamais eu que ſes jours de férie:
Mais Pagamin, ſi-tôt qu'il m'eut ravie,
Me ſut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moi donc, Monſieur mon cher époux;
Sur mon retour n'inſiſtez davantage;
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin, je vous en avertis.

Vous, & les miens, avez mérité pis;
Vous, pour avoir mal meſuré vos forces
En m'épouſant; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légeres amorces
De quelque bien à cet autre point là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira:
Il ne ſait loi, ni digeſte, ni code;
Et cependant très-bonne eſt ſa méthode.
De ce matin, lui-même il vous dira,
Du quart en ſus, comme la choſe en va.
Un tel aveu vous ſurprend & vous touche;
Mais faire ici de la petite bouche,
Ne ſert de rien: l'on n'en croira pas moins;
Et puiſqu'enfin nous voici ſans témoins,
Adieu vous dis, vous, & vos jours de fête.
Je ſuis de chair, les habits rien n'y font.
Vous ſavez bien, Monſieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires ſont.
A tant ſe tut. Richard tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ſes hontes bues,
Ne ſe fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de triſteſſe,
Outre les maux qui ſuivent la vieilleſſe,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme ſa veuve.
Ce fut bien fait: nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinica,
S'étant choiſis, l'un & l'autre, à l'épreuve.

Belle leçon pour gens à cheveux gris,
Si non qu'ils ſoient d'humeur accommodante;
Car, en ce cas, meſſieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la dame eſt contente.

LA FEMME AVARE,

GALANT ESCROC,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Qu'un homme ſoit plumé par des coquettes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort : plus d'amour ſans payer ;
En beaux louis ſe content les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, ſi me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobſtant leur adreſſe,
En attraper, au moins une, entre cent,
Et lui jouer quelque tour de ſoupleſſe.
Je choiſirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc ſoudar ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la chrétienne.
Ceci notez, & qu'il vous en ſouvienne,
Galants d'épée, encor bien que ce tour,
Pour vous ſtyler, ſoit fort peu néceſſaire.
Je trouverois, maintenant à la cour,
Plus d'un Gulphar, ſi j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gaſparin
Tant fréquenta, qu'il devint, à la fin,
De ſon épouſe amoureux ſans meſure.

THE ASTOR LIBRARY
NY

Elle étoit jeune & belle créature ;
Plaiſoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardents : c'eſt qu'elle étoit avare.
Ce n'eſt pas choſe, en ce ſiecle, fort rare.
Je l'ai jà dit : rien n'y font les ſoupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui, l'or en main, n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaiſirs
Sont les reſſorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il ſort, chez les François,
Plus de cocus, que du cheval de Troie
Il ne ſortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun ſait ce que c'eſt
Que de parler : le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cent écus. La belle l'écouta,
Et Gaſparin à Gulphar les prêta :
Ce fut le bon ; puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en préſence des gens :
Voilà, dit-il, deux cent écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour jouer ſon rôle.
Le lendemain, elle le régala

Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour & les ſuivants,
Pour ſon argent, & même avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon épouſe préſente :
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu, pour une affaire urgente,
Aucun beſoin, comme je l'avois cru ;
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos, auſſi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doſe
De ſes faveurs : c'eſt ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher ſur les toits.
De l'en blâmer il ſeroit inutile :
Ainſi vit-on chez nous autres François.

THE ASTOR LIBRARY
NY

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdiſoit tout commerce à ſa femme.
Dans le deſſein de prévenir la dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le ſéxe ſait faire.
Pauvre ignorant ! Comme ſi cette affaire
N'étoit une hydre ; à parler franchement,
Il captivoit ſa femme cependant ;
De ſes cheveux vouloit ſavoir le nombre,
La faiſoit ſuivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille, au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit auſſi peu que ſon ombre.
Ce fou tenoit ſon recueil fort entier ;
Il le portoit en guiſe de pſeautier,
Croyant, par là, les galants hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame,
En revenant de l'égliſe, paſſa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta,
Fort à propos, plein un pannier d'ordure.
On s'excuſa : la pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis ;

Il lui fallut dépouiller ſes habits.
Elle envoya quérir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna,
Qui, hors d'haleine, à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
N'eſt dans mon livre, & je ſuis pris pour dupe :
Que le recueil au diable ſoit donné.
Il diſoit bien ; car on n'avoit jeté
Cette immondice, & la dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuſe
Pour éloigner ſon dragon quelque temps.
Un ſien galant, ami de là dedans,
Tout auſſi-tôt profita de la ruſe.

Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil ;
Ce n'eſt coup sûr encontre tous eſclandres :
Maris jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, & faites-en des cendres.

THE ASTOR LIBRARY NY

LE GASCON PUNI,

NOUVELLE.

Un Gaſcon, pour s'être vanté
De poſſéder certaine belle,
Fut puni de ſa vanité
D'une façon aſſez nouvelle.
Il ſe vantoit à faux, & ne poſſédoit rien.
Mais quoi! tout médiſant eſt prophete en ce monde:
On croit le mal d'abord; mais, à l'égard du bien,
Il faût que la vue en réponde.
La dame, cependant, du Gaſcon ſe moquoit;
Même au logis, pour lui, rarement elle étoit:
Et bien ſouvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La belle auſſi-tôt s'enfuyoit,
S'allant ſauver chez ſa voiſine.
Elle avoit nom Philis; ſon voiſin, Eurilas;
La voiſine, Cloris; le Gaſcon, Dorilas;
Un ſien ami, Damon; c'eſt tout, ſi j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'hiſtoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque choſe de plus encor que tout cela.
Pour Philis, ſon humeur libre, gaie & ſincere
Montroit qu'elle étoit ſans affaire,
Sans ſecret & ſans paſſion.

On ignoroit le prix de ſa poſſeſſion :
Seulement à l'uſer chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd ſans pleurer,
Vieux barbon, qui laiſſoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de ſa perſonne
Le belle avoit de quoi mettre un Gaſcon aux cieux,
Des attraits par-deſſus les yeux,
Je ne ſais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle,
Rebelle, toutefois, de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gaſcon,
Il étoit Gaſcon, c'eſt tout dire.
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
Importuna la veuve, & s'il fit des ſermens :
Ceux des Gaſcons & des Normands
Paſſent peu pour mots d'évangile.
C'étoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit auſſi que l'on le crût heureux.
Philis diſſimulant, dit, un jour, à cet homme :
Je veux un ſervice de vous ;
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome ;
C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux ;
La choſe eſt ſans péril, & même fort aiſée.
Nous voulons que, cette nuit-ci,
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,

Il leur faut une nuit entiere, & par-delà,
Pour démêler, entr'eux, tout ce différend là.
Notre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de lui, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abſtinence;
Et, ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite:
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons; enfin, ne craignez rien,
Je vous récompenſerai bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place.
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit,
Il devient auſſi froid que glace;
N'oſeroit touſſer, ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher,
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur, cette nuit, ſe retourna cent fois,
Et juſques ſur le nez lui porta certains doigts,
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ſes inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari: tels cas ſont dangereux,
Lorſque l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.

Toujours nouveaux ſujets alarmoient le pauvre homme.
L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crut même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe, à mon ſens, de terrible.
Une ſonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme, à ce bruit ;
Cette fois là, ſe croit détruit :
Fait un vœu, renonce à ſa dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour, on ouvrit,
Philis l'avoit promis ; quand voici, de plus belle,
Un flambeau, comble de tous maux :
Le Gaſcon, après ces travaux,
Se fût bien levé ſans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une perſonne,
D'un ton de voix rempli d'appas :
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui, ſans trop attendre,
Tout en chemiſe, s'alla rendre
Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême,
Et qui, pour l'obliger à ſe tuer lui-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demi-nu.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

Il n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons:
On abuſe du vrai, comme on fait de la feinte:
Je le ſouffre aux récits qui paſſent pour chanſons,
Chacun y met du ſien, ſans ſcrupule & ſans crainte;
Mais aux événements de qui la vérité
Importe à la poſtérité,
Tels abus méritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original.
On en pourra gloſer; on pourra me mécroire:
Tout cela n'eſt pas un grand mal.
Alaciel & ſa mémoire
Ne ſauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai ſuivi mon auteur en deux points ſeulement:
Points qui ſont véritablement
Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt que par huit mains Alaciel paſſa,
Avant que d'entrer dans la bonne;
L'autre, que ſon fiancé ne s'en embarraſſa,
Ayant, peut-être, en ſa perſonne
De quoi négliger ce point là.

Quoiqu'il en ſoit, la belle, en ſes traverſes,
Accidents, fortunes diverſes,
Eut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de chevalier :
Il ne faut pas, pour cela, qu'on l'accuſe :
Ce n'étoit, après tout, que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honnête excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle ;
Et dans ſon erreur, par la belle,
Apparemment, il fut laiſſé.
Qu'on y puiſſe être pris, la choſe eſt toute claire ;
Mais, après huit, c'eſt une étrange affaire.
Je me rapporte de cela
A quiconque a paſſé par là.

Zaïr, ſoudan d'Alexandrie,
Aima ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie.
Auſſi, ce qu'on ſe peut figurer, ſous le ciel,
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant; [J'y mets encor ce point]
La rendoit d'autant eſtimable ;
En cela je n'augmente point,

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin, roi de Garbe, en devint amoureux ;
Il la fit demander, & fut aſſez heureux

Pour l'emporter ſur d'autres princes.
La belle aimoit déjà ; mais on n'en ſavoit rien.
Filles de ſang royal ne ſe déclarent gueres ;
Tout ſe paſſe en leur cœur ; cela les fâche bien :
Car elles ſont de chair, ainſi que les bergeres.
Hiſpal, jeune ſeigneur de la cour du ſoudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'alcoran,
Plaiſoit fort à la dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, ſans oſer ſe le dire ;
Ou, s'ils ſe le diſoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut ſe réſoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer ſon amant avec elle.
S'en fier à quelqu'autre eût, peut-être, été mieux.

Après huit jours de traite, un vaiſſeau de corſaires,
Ayant pris le deſſus du vent,
Les attaqua : le combat fut ſanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de maſſacrer ;
Joignoient l'adreſſe au nombre. Hiſpal, par ſa vaillance,
Tenoit les choſes en balance.
Vingt corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Grifonio le giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort
Avecque cette ſoldateſque.
Hiſpal, en un moment, ſe vit environné.
Maint corſaire ſentit ſon bras déterminé :

De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flammes ;
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Griſonio courut à la chambre des femmes.
Il ſavoit que l'infante étoit dans ce vaiſſeau ;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge, pour lui, n'étant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la caſſette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une amante.
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal, en ce voyage, avoit fait à l'infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corſaire emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie :
Un des vaiſſeaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Griſonio paſſoit d'un bord à l'autre,
Un pied ſur ſon navire, un ſur celui d'Hiſpal,
Le héros, d'un revers, coupe en deux l'animal,
Part du tronc tombe en l'eau, diſant ſa patenôtre,
Et reniant Mahom, Jupin & Tarvagant,
Avec maint autre dieu non moins extravagant,
Part, demeure ſur pieds, en la même poſture.
On auroit ri de l'aventure,
Si la belle, avec lui, n'eût tombé dedans l'eau.
Hiſpal ſe jette après. L'un & l'autre vaiſſeau,

Mal

THE ASTOR LIBRARY NY

Mal mené du combat, & privé de pilote,
Au gré d'Éole & de Neptune, florte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu;
L'infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu.
Ils étoient presque à demi-mille.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal & de l'infante:
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira,
Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine:
La crainte de la faim suivit celle des flots.
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'achève, il se passe une nuit;
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit;
Point de quoi manger sur ces roches;
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,

Ils perdoient doublement en leur méſaventure.
Après s'être long-temps regardés ſans parler,
Hiſpal, dit la princeſſe, il ſe faut conſoler :
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure,
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ſes coups ;
C'eſt tout ce qui nous reſte en ce malheur extrême.
Se conſoler ! dit-il, le peut-on, quand on aime ?
Ah ſi.... Mais non, Madame, il n'eſt pas à propos
Que vous aimiez ; vous ſeriez trop à plaindre.
Je brave, à mon égard, & la faim & les flots ;
Mais, jetant l'œil ſur vous, je trouve tout à craindre.
La princeſſe, à ces mots, ne ſe put plus contraindre.
Pleurs de couler, ſoupirs d'être pouſſés,
Regards d'être au ciel adreſſés,
Et puis ſanglots, & puis ſoupirs encore :
En ce même langage Hiſpal lui repartit,
Tant, qu'enfin un baiſer ſuivit :
S'il fut pris ou donné, c'eſt ce que l'on ignore.
Après force vœux impuiſſants,
Le héros dit : Puiſqu'en cette aventure
Mourir nous eſt choſe ſi sûre,
Qu'importe que nos corps des oiſeaux raviſſants
Ou des monſtres marins deviennent la pâture ?
Sépulture pour ſépulture,
La mer eſt égale, à mon ſens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languiſſante ?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?

J'ai de la force encor; la côte eſt peu diſtante;
Le vent y pouſſe; eſſayons d'approcher;
Paſſons de rocher en rocher:
J'en vois beaucoup, où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y réſolut ſans peine.
Les revoilà ſur l'onde, ainſi qu'auparavant,
La caſſette en leſſe ſuivant,
Et le nageur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la belle:
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du ciel & de ſes repoſoirs,
Et du dieu qui préſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus de faim, de laſſitude,
De travail & d'inquiétude,
[Non pour lui, mais pour ſes amours]
Prit terre à la dixieme traite,
Lui, la princeſſe, & la caſſette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette caſſette? Eſt-ce une circonſtance
Qui ſoit de ſi grande importance?
Oui, ſelon mon avis: on va voir ſi j'ai tort.
Je ne prends point ici l'eſſor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court?
On ne vit ni d'air ni d'amour;
Les amants ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toujours au néceſſaire.

La caſſette y pourvut, avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gage,
Fit achat d'un château le long de ce rivage;
Ce château, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand;
Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;
Sous ces ombrages, nos amants
Paſſoient d'agréables moments
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.
Or, au fond de ce bois, un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire,
Sombre ſur-tout: la nature ſembloit
L'avoir mis là, non pour autre myſtere.
Nos deux amants ſe promenant un jour,
Il arriva que ce frippon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant, Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoupirs,
Plein d'une ardeur impatiente;
La princeſſe écouroit, incertaine & tremblante.

Nous voici, diſoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reſte des hommes;
Profitons-en: nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous ſommes.
Qui vous retient? On ne ſait ſeulement
Si nous vivons: peut-être, en ce moment,
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine;
Ou favoriſez votre amant,

Ou qu'à votre époux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener ? Vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la conſtance.
Qu'attendez-vous pour ſoulager ſes feux?
N'eſt-il pas aſſez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait aſſez de réſiſtance ?
Hiſpal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faiſoit ſemblant d'écrire ſur les arbres.
Mais Amour la faiſoit rêver
A d'autres choſes qu'à graver
Des caracteres ſur l'écorce.
Son amant & le lieu l'aſſuroient du ſecret :
C'étoit une puiſſante amorce.
Elle réſiſtoit à regret.
Le printemps, par malheur, étoit lors en ſa force.
Jeunes cœurs ſont bien empêchés
A tenir leurs deſirs cachés,
Étant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer, pas à pas,
Ravir juſqu'aux faveurs dernieres,
Qui, dans l'abord, ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres ?
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtants ;
Mainte fille a perdu ſes gants,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſait, la plupart du temps,
Comme la choſe eſt arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant propoſa
D'entrer dedans : la belle s'excuſa ;
Mais, malgré ſoi, déjà preſque vaincue,
Les ſervices d'Hiſpal, en ce même moment,
Lui reviennent devant la vue,
Ses jours ſauvés des flots, ſon honneur d'un géant :
Que lui demandoit ſon amant ?
Un bien dont elle étoit à ſa valeur tenue.
Il vaut mieux, diſoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme, à la mine hagarde,
Vous le vienne enlever. Madame, ſongez-y,
L'on ne ſait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raiſons ſe rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire :
Il fallut ſe mettre à l'abri :
Je laiſſe à penſer où. Le reſte du myſtere
Au fond de l'antre eſt demeuré.
Que l'on la blâme, ou non ; je ſais plus d'une belle
A qui ce fait eſt arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuſes qu'elle.

L'antre ne les vit ſeul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte, en amour, que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouir
Ceux de ce bois ; car la forêt n'eſt pleine
Que de monumens amoureux,
Qu'Hiſpal nous a laiſſés, glorieux de ſa proie ;
On y verroit écrit : » Ici pâma de joie
» Des mortels le plus heureux ;

THE ASTOR LIBRARY NY

» Là mourut un amant ſur le ſein de ſa dame :
» En cet endroit, mille baiſers de flamme
» Furent donnés, & mille autres rendus.
Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.
La choſe en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amants, à la fin, regretterent la cour.
La belle s'en ouvrit, & voici ſa harangue :
Vous m'êtes cher, Hiſpal ; j'aurois du déplaiſir
Si vous ne penſiez pas que toujours je vous aime ;
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir ?
Je vous le demande à vous-même.
Ce ſont des feux bientôt paſſés
Que ceux qui ne ſont point, dans leur cours, traverſés.
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin, ce ſéjour ſi charmant
Ne nous ſoit un déſert, & puis un monument.
Hiſpal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on ſaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien notre ſéjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faites qu'on m'envoie une eſcorte ſi ſûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien ;
Trouvez ſeulement le moyen
De me ſuivre en ma deſtinée,
Ou de fillage, ou d'hyménée ;

Et tenez pour choſe aſſurée,
Que, ſi je ne vous fais du bien,
Je ſerai de près éclairée.

Que ce fût, ou non, ſon deſſein,
Pour ſe ſervir d'Hiſpal, il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de ſe mettre en chemin,
L'infante, pour Zaïr, le charge d'une lettre:
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il eſt mort, s'il eſt vivant,
Tant la ſurpriſe fut grande;
En quels lieux eſt l'infante; enfin, ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout ſatisfait,
On fit partir une eſcorte puiſſante.
Hiſpal fut retenu; non qu'on eût, en effet,
Le moindre ſoupçon de l'infante.
Le chef de cette eſcorte étoit jeune & bien fait.
Abordé près du parc, avant tout, il partage
Sa troupe en deux, laiſſe l'une au rivage,
Va droit, avec l'autre, au château.
La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue:
Il en devint épris, à la premiere vue;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit ſa penſée.
Elle s'en tint fort offenſée,
Et l'avertit de ſon devoir.
Témoigner, en tel cas, un peu de déſeſpoir,
Eſt, quelquefois, une bonne recette.

C'eſt ce que fait notre homme ; il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim ;
Car de ſe poignarder, la choſe eſt trop tôt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord, Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, lui, ſans ceſſe, jeûnant ;
Elle, toujours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.
Le ſecond jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher ;
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condeſcendit
Aux volontés du capitaine,
Et cet office lui rendit
Gaîment, de bonne grace, & ſans montrer de peine ;
Autrement, le remede eût été ſans effet.
Tandis que le galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires,
Diſant, tantôt, que les vents ſont contraires,
Tantôt, qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour être en état de partir ;
Tantôt, qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des corſaires :
Un corſaire, en effet, arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, & va donner au château l'eſcalade ;
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit ſon ſort.
Le corſaire apprend d'abord
L'aventure de la belle;
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir ſa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puiſſiez faire,
Lui dit, tout franc, ce corſaire,
C'eſt de m'avoir pour ami;
Je ſuis corſaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre miſérable
Qui ſe mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez, à votre tour,
Ou vous me ſerez favorable.
La juſtice le veut. Nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun ſelon ce qu'il mérite.
Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand, de ce côté, vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel? Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout eſt choſe néceſſaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, ſouvent il le faut faire;
Quand il plaît au deſtin que l'on en vienne là,
Augmenter ſa ſouffrance eſt une erreur extrême.
Si, par pitié d'autrui, la belle ſe força,

Que ne point essayer, par pitié de soi-même?
Elle se force donc, & prend en gré le tout,
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage,
Il eût mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour? hélas! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre;
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame, en secret, cet esclandre:
Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, & sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie;
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit, nuit & jour, qu'à s'en rendre le maître.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit;
Pouvoit assembler deux mille hommes:
Il les assemble donc, un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate, à nos yeux, se gorge de butin?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que, ce soir, chacun soit en armes,
Mais doucement, & sans donner d'alarmes.

Sous les auſpices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre, ſans bruit,
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour;
La ſurpriſe à l'ombre étant jointe,
Nous rendra, ſans haſard, maîtres de ce ſéjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame;
Non pas pour en uſer ainſi que ce voleur;
Je me ſens un deſir en l'ame
De lui reſtituer ſes biens & ſon honneur.
Tout le reſte eſt à vous, hommes, chevaux, bagage;
Vivres, munitions; enfin, tout l'équipage
Dont ces brigands ont rempli la maiſon.
Je vous demande encore un don:
C'eſt qu'on pende aux créneaux haut & court le corſaire.
Cette harangue militaire
Leur fut tant d'ardeur inſpirer,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand deſir de bien faire.
Chacun repaît, le ſoir étant venu:
L'on mange peu, l'on boit, en récompenſe:
Quelques tonneaux ſont mis ſur cu.
Pour avoir fait cette dépenſe,
Il s'eſt gagné pluſieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce ſeigneur donc n'y manqua pas;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours; force bons coûtelas.

On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'orient venoit de s'ouvrir :
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui, par ſa fraîcheur, nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple corſaire,
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.
Le chef pendu, l'on amene l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilités de ſon libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere ſauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, conſola les mourants,
Puis quitta, ſans regret, ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ſes deux derniers galants :
Je n'ai pas de peine à le croire.

Son voiſin la reçut dans un appartement
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte, & nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere, ſur-tout, & des vins fort exquis ;
Les dieux ne ſont pas mieux ſervis.
Alaciel, qui, de ſa vie,
Selon ſa loi, n'avoit bu vin,

Goûta, ce ſoir, par compagnie,
De ce breuvage ſi divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur ſi douce :
Inſenſiblement fit carrouſſe ;
Et comme Amour, jadis, lui troubla la raiſon,
Ce fut lors un autre poiſon.
Tous deux ſont à craindre des dames.
Alaciel, miſe au lit par ſes femmes,
Ce bon ſeigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t-on ? d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant, je ſaurois bien qu'en faire,
Diſoit, l'autre jour, un certain ;
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra ſi j'aurai recours à mon voiſin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la belle,
Cette nuit, diſpoſerent d'elle.
Les charmes des premiers diſſipés, à la fin,
La princeſſe, au ſortir du ſomme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier ; &, de crainte ſaiſie,
Permit tout à ſon hôte, & pour une autre fois
Lui laiſſa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, eſt de même que cent ;
Ce n'eſt que la premiere à quoi l'on trouve à dire :
Alaciel le crut. L'hôte enfin, ſe laſſant,
Pour d'autres conquêtes ſoupire.
Il part un ſoir, prie un de ſes amis
De faire, cette nuit, les honneurs du logis,

Prendre ſa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aiſé,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi propoſé,
L'infante, aſſurément, agréroit ſon ſervice.
L'autre, bien volontiers, lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puiſſe être refuſé!
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put, ſans parler, contenir cette joie.
La belle ſe plaignit d'être ainſi leur jouet:
Comment l'entend monſieur mon hôte,
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confeſſa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis.
Pour vous venger de ſon mépris,
Pourſuivit-il, comblez-moi de careſſes.
Enchériſſez ſur les tendreſſes
Que vous eûtes pour lui, tant qu'il fut votre amant;
Aimez-moi, par dépit & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivi: l'on pouſſa les affaires.
L'on ſe vengea, l'on n'omit rien.
Que ſi l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta gueres.
Et de cinq, ſi j'ai bien compté.
Le ſixieme incident des travaux de l'infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniere différente.

Force gens concluront de là,
Que d'un galant, au moins, je fais grace à la belle;
C'eſt médiſance que cela :
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son époux n'eut, aſſurément,
Que huit précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint, quand l'ami fut content.
Alaciel lui pardonnant,
Fit, entr'eux, les choſes égales :
La clémence ſied bien aux perſonnes royales.

Ainſi, de main en main, Alaciel paſſoit,
Et ſouvent ſe diverтiſſoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la ſervoient, toutes aſſez gentilles.
Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit :
Et le conteur étoit un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant-homme;
Mais violent dans ſes deſirs,
Et grand ménager de ſoupirs,
Juſques à commencer près de la plus ſévere,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
Cette fillette,
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute ſeulette.
L'infante étoit fort près de là;
Mais il ne la vit point, & crut en aſſurance

Pouvoir

Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour & des douceurs;
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce galant ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte lui nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, ſelon toute apparence,
Favoriſé,
Si la belle eût oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,
Il fit tant, qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion;
Puis le galant ferme la porte,
Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient: elle crie, elle appelle;
L'infante vient, & vient comme il falloit,
Quand ſur ſes fins la demoiſelle étoit.
Le galant, indigné de la manquer ſi belle,
Perd tout reſpect, & jure par les dieux,
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paiera ſa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains,
Dit-il, la réſiſtance eſt vaine,
Tirez au ſort, ſans marchander;
Je ne ſaurois vous accorder
Que cette grace:
Il faut que l'une ou l'autre paſſe

Pour aujourd'hui.
Qu'a fait madame ? dit la belle,
Pâtira-t-elle pour autrui ?
Oui ; ſi le ſort tombe ſur elle,
Dit le galant ; prenez-vous en à lui.
Non, non, reprit alors l'infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moi préſente,
Violenté cette innocente.
Je me réſous plutôt à toute extrêmité.
Ce combat, plein de charité,
Fut, par le ſort, à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire ;
Il lui donna ſa voix, à ce que dit l'hiſtoire.
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela ;
Mais le galant ſe ſeroit laiſſé pendre,
Plutôt que de cacher un ſecret ſi plaiſant,
Et, pour le divulguer, il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélene
D'un ſi grand nombre de Pâris ;
Ainſi l'amour ſe jouoit d'elle.
Un jour, entr'autres, que la belle
Dans un bois, dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra, par haſard,

THE ASTOR LIBRARY NY

Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces ſortes de gens que, ſur des palefrois,
Les belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celui-ci, qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Roger & Galaor,
N'eût vu la princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein;
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du ſein,
Il étoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand, tout d'un coup, il ſe ſouvint
Des loix de la chevalerie.
A ce penſer, il ſe retint,
Priant, toutefois en ſon ame,
Toutes les puiſſances d'amour,
Qu'il pût courir, en ce ſéjour,
Quelque aventure avec la dame.
L'infante s'éveilla, ſurpriſe au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne ſuis géant, ni ſauvage,
Mais chevalier errant, qui rends graces aux dieux
D'avoir trouvé, dans ce bocage,
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, ſans plus longues demeures,
Il lui dit, en deux mots, l'ardeur qui l'embraſoit;
C'étoit un homme qui faiſoit
Beaucoup de chemin en peu d'heures.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblable cas

On a de coûtume de dire
A celles pour qui l'on ſoupire.
Son offre fut reçue, & la belle lui fit
Un long roman de ſon hiſtoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix galants. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et, comme Alaciel, de ſon ſort ſe plaignit.
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr, ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe? Non, reprit-elle, & pour cauſe;
Si les dieux avoient mis la choſe
Juſques à préſent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'eſt ſeulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et conſentir que mon ardeur s'appaiſe:
Si j'en mourois [à vos bontés ne plaiſe],
Vous demeureriez ſeule; &, pour vous parler franc,
Je tiens ce ſervice aſſez grand,
Pour me flatter d'une eſpérance
De récompenſe.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la choſe fût ſûre,
Cette princeſſe lui paieroit,
Non tout d'un coup, mais à meſure
Que le voyage ſe feroit;

Tant, chaque jour, ſans nulle faute.
Le marché s'étant ainſi fait,
La princeſſe en croupe ſe met,
Sans prendre congé de ſon hôte.
L'inconnu, qui, pour quelque temps,
S'étoit défait de tous ſes gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit, dans ſa troupe,
Un ſien neveu fort jeune, avec ſon gouverneur.
Notre héroïne prend, en deſcendant de croupe,
Un palefroi. Cependant le ſeigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute;
Pas la moindre ombre de diſpute,
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur, [ainſi comptoient ces gens]
Juſqu'au bord de la mer, enfin, ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été: certain calme, au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le ſalaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppé, & là ſe rafraîchirent;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre eſcorte que leur train:
Ce fut aux brigands une amorce:

Un gros d'Arabes, en chemin,
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repouſſa les brigands, reçut une bleſſure
Qui le mit dans la ſépulture,
Non ſur le champ : devant ſa mort,
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea ſon neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant, par même moyen,
Le ſurplus des faveurs, avec ſon équipage,
Et tout le reſte de ſon bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut verſé certain nombre de larmes,
On ſatisfit au teſtament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Échut juſtement ſur le bord
De la frontiere.
En cet endroit, le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reſte du voyage.
Au ſoudan il la préſenta.
D'exprimer ici la tendreſſe,
Ou, pour mieux dire, les tranſports
Que témoigna Zaïr, en voyant la princeſſe,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire : il eſt bon que j'imite
Phœbus, qui, ſur la fin du jour,
Tombe d'ordinaire ſi court,

Qu'on diroit qu'il ſe précipite.
Le gouverneur aimoit à ſe faire écouter ;
Ce fut un paſſe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la dame,
Qui rioit, ſans doute, en ſon ame.
Seigneur, dit le bon homme, en parlant au ſoudan,
Hiſpal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oiſiveté, principe de tout vice,
Réſolut de vaquer, nuit & jour, au ſervice
D'un dieu qui, chez ces gens, a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ſes temples & ſes chapelles,
Nommés, pour la plupart, alcoves & ruelles.
Là, les gens pour idole ont un certain oiſeau
Qui, dans ſes portraits, eſt fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne ſert que quand on eſt vieux,
La jeuneſſe lui ſacrifie.
Si vous ſaviez l'honnête vie
Qu'en le ſervant menoit madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reſte, en ces pays, on vit d'autre façon
Que parmi vous : les belles vont & viennent ;
Point d'eunuques qui les retiennent.
Les hommes, en ces lieux, ont tous barbe au menton.
Madame, dès l'abord, s'eſt faite à leur méthode,
Tant elle eſt de facile humeur ;

Et je puis dire, à ſon honneur,
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La princeſſe partit pour Garbe, en grande eſcorte.
Les gens qui la ſuivoient furent tous régalés
De beaux préſents; & d'une amour ſi forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les menſonges qu'il lui plut.
Mamolin & ſa cour écoutoient en ſilence.
La nuit vint: on porta la reine dans ſon lit.
A ſon honneur elle en ſortit:
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui ſe vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien ſouvent qu'après les favoris;
Et, tout ſavants qu'ils ſont, ne s'y connoiſſent gueres.
Le plus sûr, toutefois, eſt de ſe bien garder,
Craindre tout, ne rien haſarder.
Filles, maintenez-vous; l'affaire eſt d'importance,
Rois de Garbe ne ſont oiſeaux communs en France;
Vous voyez que l'hymen y ſuit l'accord de près:
C'eſt là l'un des plus grands ſecrets
Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitiés fort chaſtes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons:
Rompez-lui toutes ſes meſures;
Pourvoyez à la choſe auſſi-bien qu'aux ſoupçons;
Ne m'allez point conter, c'eſt le droit des garçons;
Les garçons, ſans ce droit, ont aſſez où ſe prendre.
Si quelqu'une, pourtant, ne s'en pouvoit défendre,
Le remede ſera de rire en ſon malheur.
Il eſt bon de garder ſa fleur;
Mais, pour l'avoir perdue, il ne faut pas ſe pendre.

LA COUPE ENCHANTÉE,

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Les maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Près de ceux qu'aux maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoiqu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout eſt perdu.
Ses ſonges ſont toujours que l'on le fait cocu:
Pourvu qu'il ſonge, c'eſt l'affaire.
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;
Car, pour ſonger, il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux:
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt Cocuage qu'en perſonne
Il a vu de ſes propres yeux:
Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut, à toute force, être au nombre des ſots.
Il ſe maintient cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'eſt-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?

THE ASTOR LIBRARY
NY

Qu'eſt-ce, enfin, que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent, avec juſte cauſe?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien;
Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez, cependant, que c'eſt un fort grand cas:
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celui-là qui but dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette hiſtoire peut ſoulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux, premiérement,
Prouver, par bon raiſonnement,
Que ce mal, dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aiſément que de coûtume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conſéquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Oui; mais l'honneur eſt une étrange affaire!
Qui vous ſoutient que non? Ai-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entends que ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome.
Le cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot ;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Prouvons que c'eſt un bien ; la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit ; votre femme eſt ſouple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable ;
On vous met le premier à table,
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du ſeigneur :
Heureux qui vous le ſert ! La blondine chiorme,
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron ; donc je conclus, en forme :
Cocuage eſt un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte & ſes as & ſes rois.
Avez-vous ſur les bras quelque monſieur Dimanche ?
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ;
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :
Ménélas rencontra des charmes dans Hélene,
Qu'avant qu'être à Pâris, la belle n'avoit pas.
Ainſi de votre épouſe : on veut qu'elle vous plaiſe.
Qui dit prude, au contraire, il dit laide ou mauvaiſe,
Incapable, en amour, d'apprendre jamais rien ;
Par toutes ces raiſons, je perſiſte en ma theſe :

Cocuage eſt un bien.
Si ce prologue eſt long, la matiere en eſt cauſe;
Ce n'eſt pas en paſſant qu'on traite cette choſe.
Venons à notre hiſtoire. Il étoit un Quidam,
Dont je tairai le nom, l'état & la patrie:
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que, de ſa vie,
Femme ne lui ſeroit autre que bonne amie,
Nymphe, ſi vous voulez, bergere, & cetera;
Pour épouſe, jamais il n'en vint juſques-là.
S'il eut tort ou raiſon, c'eſt un point que je paſſe.
Quoiqu'il en ſoit, hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât ſeul de ſes affaires,
Eût ſoin de le fournir des choſes néceſſaires;
Soit pour la nuit, ſoit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit pere, & mourut: le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, ſoupira,
Non comme qui perdroit ſa femme:
Tel deuil n'eſt bien ſouvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ſes meilleurs amis,
Son plaiſir, ſon cœur & ſon ame.
La fille crut, ſe fit; on pouvoit déjà voir
Hauſſer & baiſſer ſon mouchoir.
Le temps coule; on n'eſt pas ſi-tôt à la bavette,
Qu'on trotte, qu'on raiſonne, on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait, & puis le ſerviteur.

Le pere, avec raiſon, eut peur
Que ſa fille, chaſſant de race,
Ne le prévînt, & ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Choſes qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au préſent que l'on fait de ſoi,
La laiſſer ſur ſa bonne foi,
Ce n'étoit pas choſe trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent : là, cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, & qui gâtent l'eſprit.
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût ſu tirer de la belle
Un ſeul mot que de ſainteté.
En ſpiritualité,
Elle auroit confondu le plus grand perſonnage.
Si l'une des nonains la louoit de beauté,
Mon Dieu, ſi, diſoit-elle, ah! ma ſœur, ſoyez ſage.
Ne conſidérez point des traits qui périront :
C'eſt terre que cela ; les vers le mangeront.
Au reſte, elle n'avoit au monde ſa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapiſſoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa ſageſſe, ſon bien, le bruit de ſes beautés,
Mais le bien, plus que tout, y fit mettre la preſſe :
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,

Attendant mieux ; ainſi que l'on y laiſſe
Les bons partis, qui vont ſouvent
Au moûtier, ſortant du couvent.
Vous ſaurez que le pere avoit, long-temps devant,
Cette fille légitimée ;
Califte [c'eſt le nom de notre renfermée]
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres ſaints.
Il ſe préſenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge :
La belle en choiſit un, bien fait, beau perſonnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui ſembla,
Et pour gendre, auſſi-tôt, le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire :
La fille étoit unique & le garçon auſſi ;
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire :
Les mariés n'avoient ſouci
Que de s'aimer & de ſe plaire.

Deux ans de paradis s'étant paſſés ainſi,
L'enfer des enfers vint enſuite.
Une jalouſe humeur ſaiſit ſoudainement
Notre époux, qui fort ſottement
S'alla mettre en l'eſprit de craindre la pourſuite
D'un amant qui, ſans lui, ſe ſeroit morfondu.
Sans lui, le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique, pour la gagner, il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime ſa femme ?
Rien.

Voici pourquoi je lui conſeille
De dormir, s'il ſe peut, d'un & d'autre côté.
Si le galant eſt écouté,
Vos ſoins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occaſion, cent pour une. Mais ſi
Des diſcours du blondin la belle n'a ſouci,
Vous les lui faites naître, & la chance ſe tourne.
Volontiers où Soupçon ſéjourne,
Cocuage ſéjourne auſſi.

Damon [c'eſt notre époux] ne comprit pas ceci.
Je l'excuſe & le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conſeil ſeulement.
Il eût fait un trait d'homme ſage,
S'il n'eût cru que ſon mouvement:
Vous allez entendre comment.

L'enchantereſſe Nérie
Fleuriſſoit lors; & Circé,
Au prix d'elle, en diablerie,
N'eût été qu'à l'A B C,
Car Nérie eut à ſes gages
Les intendants des orages,
Et tint le Deſtin lié.
Les Zéphyrs étoient ſes pages;
Quant à ſes valets de pied,
C'étoient meſſieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats ſouventes fois,

Gens

Gens dispos, mais peu courtois.
Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remede à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite ;
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidelle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchantéresse
S'en tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? La race en est cessée ;
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire, en cet endroit, est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit :
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la Lance enchantée ;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres & brevets,

Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin, n'omit aucuns ſecrets.
Damon à ces reſſorts oppoſoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit, un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque & digne de louange;
Mais je voudrois ſavoir comment, de ſon côté,
Caliſte en uſe, & lui rendre le change.
Quoi donc? ſi votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaſte auprès d'une maîtreſſe?
Et, pendant que Caliſte, attrapant ſon mari,
Pouſſeroit juſqu'au bout ce qu'on nomme tendreſſe,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laiſſez les bons bourgeois ſe plaire en leur ménage;
C'eſt pour eux ſeuls qu'Hymen fit les plaiſirs permis.
Mais vous! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
Les plaiſirs défendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de votre république!
Non, non, je veux qu'ils ſoient déſormais vos amis.
Faites-en ſeulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliſte toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez, tout au moins, ſi votre femme eſt chaſte.
Je trouve qu'un certain Éraſte
Va chez vous fort aſſidument.
Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Eraſte nous viſite?

Il eſt trop mon ami pour toucher ce point là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie, honteuſe & dépite,
Caliſte a des appas, Eraſte a du mérite:
Du côté de l'adreſſe, il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

Ce diſcours porta coup, & fit ſonger notre homme.
Une épouſe fringante, & jeune, & dans ſon feu,
Et prenant plaiſir à ce jeu,
Qu'il n'eſt pas beſoin que je nomme:
Un perſonnage expert aux choſes de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de ſa perſonne.
Où Damon, juſqu'alors, avoit-il mis ſes yeux?
Car d'amis, moquez-vous, c'eſt une bagatelle,
En eſt-il de religieux,
Juſqu'à déſemparer, alors que la donzelle
Montre à-demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiete, & regarde un galant
En cent façons, de qui la moins fripponne
Veut dire: Il y fait bon, l'heure du berger ſonne;
Etes vous ſourd? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nérie en a bientôt le vent;
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude

Dont Damon s'eſt coëffé ſi malheureuſement ;
L'enchantereſſe lui propoſe
Une choſe ;
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau dont les ſorciers ont trouvé le ſecret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphoſe,
Ou des miracles, autrement :
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Eraſte & l'air, & le viſage,
Et le maintien & le corſage,
Et la voix ; & Damon, ſous ce feint perſonnage,
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage ;
Il ſe frotte, il devient l'Eraſte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état, il va trouver ſa femme,
Met la fleurette au vent ; & cachant ſon ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il : Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?
Caliſte, qui ſavoit les propos des amants,
Tourna la choſe en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & ſoupirs furent tentés ;
Et pleurs & ſoupirs rebutés.
Caliſte étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour derniere machine, à la fin, notre époux
Propoſa de l'argent ; & la ſomme fut telle,

Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excuſable.
Caliſte, enfin, l'inexpugnable
Commença d'écouter raiſon.
Sa chaſteté plia; car, comment tenir bon
Contre ce dernier adverſaire?
Si tout ne s'enſuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde?
Soyez beau, bien diſant, ayez perruque blonde,
N'omettez un ſeul petit point:
Un financier viendra, qui, ſur votre mouſtache,
Enlevera la belle; &, dès le premier jour,
Vous fera préſent du panache:
Vous languirez encore, après un an d'amour.

L'argent ſut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher diſparut: un mouton ſuccéda;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable;
Mouton qui, ſur le point de ne rien refuſer,
Donna, pour arrhes, un baiſer.
L'époux ne voulut pas pouſſer plus loin la choſe,
Ni de ſa propre honte être lui-même cauſe.
Il reprit donc ſa forme, & dit à ſa moitié:
Ah! Caliſte, autrefois de Damon ſi chérie,
Caliſte, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliſte, qui m'aimas d'une ardente amitié,

L'argent t'eſt-il plus cher qu'une union ſi belle ?
Je devrois dans ton ſang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; & je t'aime encor toute infidelle :
Ma mort ſeule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouſe voyant cette métamorphoſe,
Demeura bien ſurpriſe : elle dit peu de choſe ;
Les pleurs furent ſon ſeul recours.
Le mari paſſa quelques jours
A raiſonner ſur cette affaire :
Un cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule, & ſans venir au point ?
L'étoit-il, ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art, que, dès qu'un perſonnage
Duement atteint de cocuage,
Y veut porter la levre, auſſi-tôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon vêtement.
Que s'il n'eſt point ſenſé cocu ſuffiſamment,
Il boit tout ſans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir ſon doute,
Porte la levre au vaſe : il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, reconfort ; &, pourtant, je ſais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,

Meſſieurs de la grand'bande. Ainſi diſoit Damon,
Faiſant à ſa femelle un étrange ſermon.
Miſérables humains! Si, pour des cocuages,
Il faut, en ces pays, faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de ſa femme, & la rendit coquette:
Quand les galants ſont défendus,
C'eſt alors que l'on les ſouhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiete;
Et, de tout ſon pouvoir, court au devant d'un mal
Que la peur, bien ſouvent, rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure, il conſulte la taſſe;
Il y boit huit jours ſans diſgrace;
Mais, à la fin, il y boit tant,
Que le breuvage ſe répand.
Ce fut bien là le comble. O ſcience fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette, de fureur, cette coupe infernale;
Lui-même eſt ſur le point de ſe précipiter.
Il enferme ſa femme en une tour quarrée,
Lui va, ſoir & matin, reprocher ſon forfait;
Cette honte, qu'auroit le ſilence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliſte, cependant, mene une triſte vie.
Comme on ne lui laiſſoit argent ni pierrerie,
Le geolier fut fidelle; elle eut beau le tenter.

Enfin, la pauvre malheureuſe
Prend ſon temps que Damon, plein d'ardeur amoureuſe,
Étoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcuſable;
Mais quoi, ſuis-je la ſeule? Hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident ſemblable:
Que le moins entaché ſe moque un peu de vous;
Pourquoi donc être inconſolable?
Hé bien, reprit Damon, je me conſolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puiſſe former une armée aſſez grande
Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
Le vaſe qui me fut vos ſecrets révéler.
Le mari, ſans tarder, exécutant la choſe,
Attire les paſſants, tient table en ſon château;
Sur la fin des repas, à chacun il propoſe
L'eſſai de cette coupe, eſſai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous ſavoir ſi la vôtre
Vous eſt fidelle? Il eſt quelquefois bon
D'apprendre comme tout ſe paſſe à la maiſon.
En voici le moyen; buvez dans cette taſſe:
Si votre femme, de ſa grace,
Ne vous donne aucun ſuffragant,
Vous ne répandrez nullement;
Mais ſi du dieu nommé Vulcan,
Vous ſuivez la banniere, étant de nos confreres

En ces redoutables myſteres,
De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
Autant en ſont l'eſſai : preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; &, ſelon les eſprits
Cocuage, en plus d'une ſorte,
Tient ſa morgue parmi ces gens ;
Déjà l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps & battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace ;
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens : c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte Cocuage
Réglent le pas & les emplois ;
Ceux qu'il n'a viſités ſeulement qu'une fois,
Sont fantaſſins, pour tout potage.
On fait les autres cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,

Selon qu'entre les mains du ſire,
Ou plus ou moins ſubitement
La liqueur du vaſe s'épand.
Un verſa tout en un moment;
Il fut fait général; & croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua:
Plus d'un intendant ſe trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des ſoldats étant preſque complet,
Et plus que ſuffiſant pour ſe mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Paſſe par ce château; l'on l'y traite à ſouhait:
Puis le ſeigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon: Grand-merci de la coupe.
Je crois ma femme chaſte; & cette foi ſuffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela ſera-t-il cauſe
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, graces aux dieux:
Puis-je demander autre choſe?
Que ſais-je? Par haſard ſi le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas votre vaſe aſſez droit:
Je ſuis quelquefois mal adroit:
Si cette coupe, enfin, me prenoit pour un autre?
Meſſire Damon, je ſuis vôtre:
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainſi Renaud partit, & ne haſarda point.
Damon dit: Celui-ci, Meſſieurs, eſt bien plus ſage

Que nous n'avons été. Conſolons-nous pourtant:
Nous avons des pareils; c'eſt un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que, l'armée, à la fin, royale devenue,
Caliſte eut liberté, ſelon le convenant:
Par ſon mari chere tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le ſuivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'oſt,
Que ſait-on? Nul mortel, ſoit Roland, ſoit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne ſe peut croire;
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

LE FAUCON,

Nouvelle tirée de Boccace.

Je me ſouviens d'avoir damné, jadis,
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si là raiſon des contraires eſt bonne,
Le libéral doit être en paradis;
Je m'en rapporte à meſſieurs de Sorbonne.

Il étoit donc, autrefois, un amant
Qui, dans Florence, aima certaine femme.
Comment? aimer? C'étoit ſi follement,
Que, pour lui plaire, il eût vendu ſon ame.
S'agiſſoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jettoit l'argent;
Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout;
Renverſe murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens; &, quand il veut, ſervantes;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, & mieux perſuadantes:
Bref, ne voudroit avoir laiſſé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laiſſa-t-il ſur ſes pieds notre belle.
Elle tint bon, Féderic échoua

THE ASTOR LIBRARY NY

Près de ce roc, & le nez s'y caſſa;
Sans fruit aucun, vendit & fricaſſa
Tout ſon avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquiſats de Dieu,
Qu'il poſſédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appelloit Meſſire
A longue queue; enfin, grace à l'amour,
Il ne fut plus que Meſſire tout court.
Rien ne reſta, qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis; même amis, Dieu ſait comme!
Le plus zélé de tous ſe contenta,
Comme chacun, de dire: C'eſt dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint là;
Car de prêter, à moins que ſur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, & les belles raiſons
De Féderic, & ſa premiere vie.
Le proteſtant de madame Clitie
N'eut de crédit qu'autant qu'il eut du fonds;
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maints tournois elle fut le ſujet;
Faiſant gagner marchands de toutes guiſes,
Faiſeurs d'habits & faiſeurs de deviſes,
Muſiciens, gens du ſacré vallon.
Féderic eut à ſa table Apollon.
Femme n'étoit, ni fille, dans Florence,
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot ſuborneur,

L'autre, un coup-d'œil; l'autre, quelque autre avance;
Mais tout cela ne faiſoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélene favorable;
Concluſion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépenſe effroyable,
Il envoya les marquiſats au diable,
Premiérement, puis en vint aux comtés;
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faiſoit plus de compte.
Delà les monts, chacun veut être comte;
Ici, marquis; baron, peut-être, ailleurs.
Je ne ſais pas leſquels ſont les meilleurs;
Mais je ſais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre, & laiſſez-moi la rente.
Clitie avoit auſſi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainſi jamais la belle ne prit rien,
Argent, ni dons; mais ſouffrit la dépenſe,
Et les cadeaux, ſans croire, pour cela,
Etre obligée à nulle récompenſe.
S'il m'en ſouvient, j'ai dit qu'il reſta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Féderic alla ſe confiner,
Honteux qu'on vît ſa miſere à Florence;

Honteux encor de n'avoir ſu gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouit jamais,
Ni pour froideur, ni pour autres ſujets,
Plainte de lui, ni grande, ni petite.
Notre amoureux ſubſiſta comme il put
Dans ſa retraite, où le pauvre homme n'eut,
Pour le ſervir, qu'une vieille édentée;
Cuiſine froide, & fort peu fréquentée;
A l'écurie, un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin; ſur la perche, un Faucon,
Dont, à l'entour de cette métairie,
Défunt marquis s'en alloit, ſans valets,
Sacrifiant à ſa mélancolie
Maintes perdrix, qui, las! ne pouvoient mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainſi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant;
Mais de ſes feux la mémoire importune
Le talonnoit: toujours un double ennui
Alloit, en croupe, à la chaſſe avec lui.
Mort vint ſaiſir le mari de Clitie;
Comme ils n'avoient qu'un fils, pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,

Avoit toujours conſidéré ſa femme ;
Par teſtament, il déclare la dame
Son héritiere, arrivant le décès
De l'enfançon, qui, peu de temps après,
Devint malade. On ſait que d'ordinaire
A ſes enfants mere ne ſait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux.
Zele, ſouvent, aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre & fort paſſionnée,
Autour du ſien eſt toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin, ſi cette choſe
Eſt à ſon gré. Quoique l'on lui propoſe,
Il le refuſe ; &, pour toute raiſon,
Il dit qu'il veut ſeulement le Faucon
De Féderic, pleure, & mene une vie
A faire gens de bon cœur déteſter :
Ce qu'un enfant a dans la fantaiſie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouir toujours crier.
Or, il eſt bon de ſavoir que Clitie,
A cinq cent pas de cette métairie,
Avoit du bien, poſſédoit un château :
Ainſi l'enfant avoit pu de l'oiſeau
Ouir parler. On en diſoit merveilles,
On en contoit des choſes nompareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne ſe ſauvoit, & qu'il en avoit pris

Tant

Tant ce matin, tant cette après-dînée :
Son maître n'eût donné pour un tréſor
Un tel Faucon. Qui fût bien empêchée,
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Féderic l'unique & ſeule choſe
Qui lui reſtoit ; & ſuppoſé qu'elle oſe
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude,
Point de faveurs, toujours hautaine & rude
En ſon endroit. De quel front s'en aller,
Après cela, le voir & lui parler,
Ayant été cauſe de ſa ruine ?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuſe tout, tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce Faucon ; il ſe tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiſeau, c'eſt fait que de ſa vie.
Ces raiſons-ci l'emporterent enfin.
Chez Féderic la dame, un beau matin,
S'en va, ſans ſuite & ſans nul équipage.
Féderic prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ſes yeux.
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas, chez ſoi, pour lui donner
Tant ſeulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où ſa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux

Que vos beautés ont rendus amoureux!
Un villageois, un haire, un misérable!
C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart:
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite;
Je viens manger avec vous, ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite:
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain?
Reprit la dame. Incontinent, lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulaillier,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son Faucon, sans raisonner, le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, & court de place en place:
Tandis la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahu, choisit, pour cette fête,
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête;
Met le couvert, va cueillir, au jardin,
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi: Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encore un coup, il ne m'est guere honnête

De demander à mon défunt amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement.
Doit-il, pour moi, s'en priver un moment?
Mais excuſez une mere affligée:
Mon fils ſe meurt : il veut votre Faucon:
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien
S'en ſont allés aux plaiſirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu :
Et je m'en viens, pour comble d'injuſtice,
Vous demander.... & quoi? C'eſt temps perdu;
Votre Faucon. Mais non, plutôt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez, ſans plus, que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir,
Un fils unique, une unique eſpérance,
S'en vienne, au moins, s'acquitter du devoir
De la nature; &, pour toute allégeance,
En votre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſavez bien, par votre expérience,
Que c'eſt d'aimer : vous le ſavez, Seigneur;
Ainſi, je crois trouver chez vous excuſe.
Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiſeau n'eſt plus; vous en avez diné.

L'oiſeau n'eſt plus ! dit la veuve confuſe.
Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! Mais le ſort me fait voir
Qu'il ne ſera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon paillier rien ne m'étoit reſté :
Depuis deux jours, la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiſeau ; je l'ai tué ſans peine :
Rien coûte-t-il, quand on reçoit ſa reine ?
Ce que je puis pour vous, eſt de chercher
Un bon Faucon ; ce n'eſt choſe ſi rare
Que, dès demain, nous n'en puiſſions trouver.
Non, Féderic, dit-elle, je déclare
Que c'eſt aſſez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils ſoit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes ſouhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoiſſance.
Venez me voir, donnez-m'en l'eſpérance.
Encore un coup, venez nous viſiter.
Elle partit, non ſans lui préſenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baiſa,
Et de ſes pleurs, quelque temps, l'arroſa.
Deux jours après, l'enfant ſuivit le pere.
Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit, dans l'abord, force larmes couler.

THE ASTOR LIBRARY NY

Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille, à la fin, conſoler;
Deux médecins la traiterent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court:
L'un fut le temps, & l'autre fut l'amour.
On épouſa Féderic en grand'pompe;
Non-ſeulement par obligation;
Mais, qui plus eſt, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple; & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer notre avoir.
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela près, ce ſont choſes charmantes.
Sous le ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprends le ſexe en général.
Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles ſont aimantes,
J'ai les deſſeins du monde les meilleurs;
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.

LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

La clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la même.
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt, du moins, celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratageme
La plus grand'part de ſes exploits :
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon ; car, qui hait les préſents ?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, rois, magiſtrats : ainſi, quand une belle
En croira l'uſage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contr'elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là.

Un juge Mantouan belle femme épouſa.
Il s'appelloit Anſelme ; on la nommoit Argie ;
Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
L'époux, non content de cela,
Fit ſi bien, par ſa jalouſie,
Qu'il rehauſſa de prix celle-là, qui, d'ailleurs,

THE ASTOR LIBRARY
NY

Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi : d'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque amant ;
Il ſeroit long ; ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoupirer, & ne s'en émut guere.

Amour établiſſoit chez le juge ſes loix,
Quand l'état Mantouan, pour choſe de grand poids,
Réſolut d'envoyer ambaſſade au ſaint pere.
Comme Anſelme étoit juge, &, de plus, magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans réſiſter,
Qu'au choix qu'on fit de lui conſentit le bon-homme.
L'affaire étoit longue à traiter ;
Il devoit demeurer, dans Rome,
Six mois, & plus encor ; que ſavoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :
Longue ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous ſépare, Argie ; adieu, ſoyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le moi ; car, entre nous,
J'ai ſujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte

Cette ſoupirante cohorte ?
Vous me direz que, juſqu'ici,
La cohorte a mal réuſſi :
Je le crois ; cependant, pour plus grande aſſurance,
Je vous conſeille, en mon abſence,
De prendre pour ſéjour notre maiſon des champs :
Fuyez la ville & les amants,
Et leurs préſents ;
L'invention en eſt damnable ;
Des machines d'amour c'eſt la plus redoutable ;
De tout temps l'amour a vu don
Etre le pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre ; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur, la cajolerie.
Dès que vous ſentirez approcher les blondins ;
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtreſſe
De tout ce que le ciel m'a donné de richeſſe :
Tenez, voilà les chefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte,
Suffit que je puiſſe, ſans honte,
Apprendre vos plaiſirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour ſon retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon-homme :
Hélas ! il permettoit tous plaiſirs, hors un point
Sans lequel ſeul il n'en eſt point.
Son épouſe lui fit promeſſe ſolemnelle

D'être ſourde, aveugle & cruelle,
Et de ne prendre aucun préſent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laiſſoit en s'en allant,
Sans nul veſtige de galant.

Anſelme étant parti, tout auſſi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs:
Et tout auſſi-tôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya: ces gens l'embarraſſoient,
L'attiédiſſoient, l'affadiſſoient,
L'endormoient, en contant leur flamme;
Ils déplaiſoient tous à la dame;
Hormis certain jeune blondin,
Bien fait, & beau par excellence;
Mais qui ne put, par ſa ſouffrance,
Amener à ſon but cet objet inhumain.

Son nom étoit Atis; ſon métier, paladin:
Il ne plaignit, en ſon deſſein,
Ni les ſoupirs, ni la dépenſe:
Tout moyen par lui fut tenté,
Encor ſi des ſoupirs il ſe fût contenté;
La ſource en eſt inépuiſable;
Mais de la dépenſe, c'eſt trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop:
Voilà mon homme miſérable.
Que fait-il? Il s'éclipſe, il part, il va chercher

Quelque déſert pour ſe cacher.
En chemin, il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avecque ſon bâton,
Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon;
Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt, reprit le manant, afin que je l'aſſomme.
Quand j'en rencontre ſur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laiſſe-le; n'eſt-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes?
Il eſt à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur, commune au genre-humain,
Contre la gent reptile & toute ſon eſpece:
Dans ſes armes il en portoit,
Et de Cadmus il deſcendoit,
Celui-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva. Notre amant, à la fin,
S'établit dans un bois écarté, ſolitaire:
Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire,
Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur & la miſere
Ne ſe diſtinguoient point, égaux en dignité,
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit; & cette ſolitude,
Bien loin d'être un remede à ſon inquiétude,
En devint même l'aliment,

Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort:
Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ses traits.
Adieu, ruisseaux, ombrages frais;
Chants amoureux de Philomele;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens.
Eloigné de ses yeux je ne vois, ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais hélas! trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
Quand, sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe, en habit de reine,
Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir, tout d'un coup, aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux:
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,
Votre amie & votre obligée;
Vous connoissez ce nom fameux.
Mantoue en tient le sien; jadis en cette terre
J'ai posé la premiere pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtiments,
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements;
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles:

Nous opérons mille merveilles :
Malheureuſes pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous ſommes, d'ailleurs, capables de ſouffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons ſerpents, un jour de la ſemaine.
Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit aſſommer :
Vous me donnâtes aſſiſtance :
Atis, je veux, pour récompenſe,
Vous procurer la jouiſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir ; je vous donne aſſurance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de temps,
Vous gagnerez, par vos préſents,
Argie & tous ſes ſurveillants.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point : c'eſt pour vous le tréſor
Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Votre belle ſaura quel eſt notre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit Chien vous m'allez voir,
Faiſant mille tours ſur l'herbette ;
Et vous, en pélerin, jouant de la muſette,
Me pourrez, à ce ſon, mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Auſſi-tôt fait que dit ; notre amant & la fée

Changent de forme en un inſtant :
Le voilà pélerin, chantant comme un Orphée ;
Et Manto, petit Chien, faiſant tours & ſautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux.
Le petit Chien fait rage ; auſſi fait l'amoureux :
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronelle.
Madame entend ce bruit, & la nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer, à ſon tour,
Le roi des épagneuls, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours :
Madame en fera ſes amours ;
Le veuille ou non ſon maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice fait la demande :
Le pélerin, ſans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe ;
Et voici ce qu'il lui propoſe :

Mon Chien n'eſt point à vendre, à donner encor moins ;
Il fournit à tous mes beſoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte, entre mes mains, fait tomber, à l'inſtant,
Au lieu de puces, des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant ;
C'eſt un prodige, enfin. Madame, cependant,
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie

De coucher avec elle une nuit ſeulement,
Favori ſera ſien dès le même moment.

La propoſition ſurprit fort la nourrice.
Quoi! madame l'ambaſſadrice!
Un ſimple pélerin! Madame à ſon chevet
Pourroit voir un bourdon! Et ſi l'on le ſavoit!
Si, cette même nuit, quelque hôpital avoit
Hébergé le Chien & ſon maître!
Mais ce maître eſt bien fait, & beau comme le jour:
Cela fait paſſer, en amour,
Quelque bourdon que ce puiſſe être.
Atis avoit changé de viſage & de traits:
On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit: A gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien?
Puis Celui-ci poſſede un Chien
Que le royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout ſon or:
Une nuit de madame auſſi c'eſt un tréſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignoit de parler bas:
Il tombe auſſi-tôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le ſire.
Il tombe encore un diamant:
Atis, en riant, le ramaſſe.
C'eſt, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grace,
De le lui préſenter avec mon compliment.
Vous direz à ſon excellence

Que je lui ſuis acquis. La nourrice, à ces mots,
Court annoncer, en diligence,
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le pélerin & ſon propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît ſa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'eſprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moi qui ſuis une ambaſſadrice!
Madame, reprit la nourrice,
Quand vous ſeriez impératrice,
Je vous dis que ce pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle;
Mais la déeſſe la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage!
Mais mon mari m'a fait jurer....
Eh quoi?... De lui garder la foi du mariage...
Bon! jurer! Ce ſerment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le ſaura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si, ſur le bout du nez, tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée.

Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé ſon temps & ſes appas,
D'avec bouche qui s'eſt tenue à ne rien faire:
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce ſera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les tréſors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en ſervira guere;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter ſon retour.
La fauſſe vieille fut tant dire,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien, & des charmes du ſire:
Pour cela l'on les fit monter.
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Notre heureux pélerin traverſa la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des ſaints.
Son compliment parut galant, & des plus fins:
Il ſurprit & charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint Jacques de Compoſtelle.
Cependant, pour la régaler,
Le Chien, à ſon tour, entre en lice.
On eût vu ſauter Favori
Pour la dame & pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.

Ce

Ce n'eſt pas tout, il ſe ſecoue :
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrette de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur & le reſte. Enfin, il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de ſon Chien.
On lui donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint.
Auſſi-tôt que le drôle tint
Entre ſes bras madame Argie,
Il redevint Atis ; la dame en fut ravie ;
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter monſieur l'ambaſſadeur.
Cette nuit eut des ſœurs, & même en très-bon nombre.
Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?

A quelques mois de là, le ſaint Pere renvoie
Anſelme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon vice-gérent il apprend tous les ſoins :
Bons certificats des voiſins ;
Pour les valets, nul ne lui donne

D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le juge interrogea
La nourrice avec les ſoubrettes,
Sages perſonnes & diſcretes;
Il n'en put tirer ce ſecret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La dame & la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Dût-elle auſſi ſe perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere,
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible;
Ainſi je m'en tairai: l'on peut, par les effets,
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes valets,
Le charge d'un billet, & mande que madame
Vienne voir ſon mari malade en la cité:
La belle n'avoit point ſon village quitté:
L'époux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut, en chemin, écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ſes ordres preſſants:
La perfide a couvert mon front d'ignominie;
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde-la, mais prends ton temps;
Tâche de te ſauver: voilà pour ta retraite;
Prends cet or: ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite

Et punis cette offense-là;
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par son Chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit;
Je crois que par la jupe il tire,
Il se plaint, il jappe, il soupire;
Il en veut à chacun; pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; & tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien;
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traîtresse.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge.
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage,
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle; & son maître, en courroux,
Va lui-même à l'endroit. O prodige! O merveille!
Il y trouve un palais de beauté sans pareille:
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux:

Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce ſiecle où nous ſommes,
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
Toutes les portes ſont ouvertes ;
Les chambres ſans hôte & déſertes :
Pas une ame en ce louvre, excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, & ſemble la copie
D'un Ésope d'Éthiopie.
Notre magiſtrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer, lui donnant cet office :
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un toi, c'eſt trop peu.
Il eſt à moi, reprit le More.
Notre juge, à ces mots, ſe proſterne, l'adore,
Lui demande pardon de ſa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuſe un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en faſſe un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux abſolu ſeigneur,
Si tu me veux ſervir, deux jours, d'enfant d'honneur.

THE ASTOR LIBRARY
NY

Entends-tu ce langage,
Et ſais-tu quel eſt cet uſage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanſon du monarque des dieux ?

ANSELME.

Ganymède ?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je ſois Jupin, le monarque ſuprême,
Et que tu ſois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait ſi jeune, ni ſi beau.

ANSELME.

Ah ! ſeigneur, vous raillez; c'eſt choſe par trop ſûre;
Regardez la vieilleſſe & la magiſtrature.

LE MORE.

Moi, railler ? Point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur... Anſelme ayant examiné ce point,
Conſent, à la fin, au myſtere.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire !

En page, incontinent, ſon habit eſt changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauſſe trouſſé :
La barbe ſeulement demeure au perſonnage.
L'enfant d'honneur Anſelme, avec cet équipage,
Suit le More par-tout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,
Par ſon art métamorphoſée ;
Et par ſon art ayant bâti
Ce louvre, en un moment ; par ſon art, fait un page
Sexagénaire & grave. A la fin, au paſſage
D'une chambre en une autre, Argie à ſon mari
Se montre tout d'un coup. Eſt-ce Anſelme, dit-elle,
Que je vois ainſi déguiſé ?
Anſelme ? Il ne ſe peut ; mon œil s'eſt abuſé.
Le vertueux Anſelme, à la ſage cervelle,
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'eſt lui, pourtant. Oh ! oh ! Monſieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambaſſade,
Vous êtes, à cet âge, homme de maſcarade ?
Homme de... La pudeur me défend d'achever.
Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a penſé trouver
En un fort plaiſant adultere !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :
Tout me rend excuſable, Atis, & ſon mérite,
Et la qualité du préſent.
Vous verrez, tout incontinent,
Si femme, qu'un tel don à l'amour ſollicite,

Peut réſiſter un ſeul moment.
More, devenez Chien. Tout auſſi-tôt le More
Redevint petit Chien encore
Favori, que l'on danſe : à ces mots, Favori ;
Danſe, & tend la patte au mari.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles :
Piſtoles tombent à foiſon.
Eh bien ! qu'en dites-vous ? Sont-ce choſes frivoles ?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maiſon.
Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
Une alteſſe, une majeſté,
Qui refuſe ſa jouiſſance
A dons de cette qualité ;
Sur-tout quand le donneur eſt bien fait, & qu'il aime
Et qu'il mérite d'être aimé ?
En échange du Chien, l'on me vouloit moi-même ;
Ce que vous poſſédez de trop, je l'ai donné ;
Bien entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere ?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagere,
Si je laiſſois aller tel Chien à ce prix là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà ?
Le louvre pour lequel... Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me rue,
Moi, qu'Atis ſeulement en ſes lacs a fait choir :
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez-là, mon mari ; la paix : car auſſi-bien

Je vous défie, ayant ce Chien :
Le fer ni le poiſon pour moi ne ſont à craindre.
Il m'avertit de tout; il confond les jaloux :
Ne le ſoyez donc point : plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſurer de nous.

Anſelme accorda tout : qu'eût fait le pauvre ſire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace; &, compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le palais ? dira quelque critique.
Le palais ? Que m'importe ? Il devint ce qu'il put.
A moi, ces queſtions ! Suis-je homme qui ſe pique
D'être ſi régulier ? Le palais diſparut.
Et le Chien ? Le Chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut, par ce Chien, tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conquête eſt-on jamais content ?
Favori ſe perdoit ſouvent ;
Mais chez ſa premiere maîtreſſe
Il revenoit toujours. Pour elle ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort aſſidument ;
Et même, en l'accommodement,
Argie à ſon époux fit un ſerment ſincere

De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura, de ſon côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté,
Si jamais on le voyoit page.

PATÉ D'ANGUILLE.

Même beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſſie & ſoûle, à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Cette maîtreſſe, un tantet biſe,
Rit à mes yeux, pourquoi cela?
C'eſt qu'elle eſt neuve; & celle-là
Qui depuis long-temps m'eſt acquiſe,
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſe d'émotion.
Son cœur dit oui, le mien dit non.
D'où vient? En voici la raiſon:
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Je l'ai jà dit d'autre façon;
Car il eſt bon que l'on déguiſe,
Suivant la loi de ce dicton,
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Ce fut celle auſſi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle;
Il ſe trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen & la poſſeſſion
Éteignirent ſa paſſion.
Un ſien valet avoit pour femme

THE ASTOR LIBRARY
NY

Un petit bec assez mignon :
Le maître étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune :
Dieu nous gard'de plus grand'fortune.
Il fit à son maître un sermon :
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu & raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
Vous en avez, à la maison,
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine ;
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.

Mais, puiſqu'on ne ſauroit défaire
Ce qui s'eſt fait, je voudrois bien,
[Ceci ſoit dit ſans vous déplaire]
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtaſſiez plus du mien.
Le patron ne voulut lui dire
Ni oui, ni non ſur ce diſcours;
Et commanda que, tous les jours,
On mît au repas, près du ſire,
Un Pâté d'Anguille: ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême,
Une & deux fois il en mangea;
Mais quand ce vint à la troiſieme,
La ſeule odeur le dégoûta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha:
Monſieur, dit-on, nous le commande:
Tenez-vous-en à ce mets là,
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
M'en voilà ſoul, reprit le ſire;
Et quoi, toujours Pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés, tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre ſur peu du vôtre;
Pain de par Dieu, ou de par l'autre:
Au diable ces Pâtés maudits;
Ils me ſuivront en paradis,

Et par delà, Dieu me pardonne.
Le maître accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté,
Vous ſoyez ſi-tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau ſire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez, lorſque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant!
Mon doux ami, je vous apprends
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains appétits,
De changer ſon pain blanc en bis:
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Quand le maître eut ainſi parlé,
Le valet fut tout conſolé,
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque choſe encor là deſſus:
Car, après tout, doit-il ſuffire
D'alléguer ſon plaiſir ſans plus?
J'aime le change. A la bonne heure,
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il ſe peut, les intéreſſés;
Cette voie eſt bien la meilleure:

Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conſeil tenta l'eſſai.
On dit qu'il parloit comme un ange,
De mots dorés uſant toujours;
Mots dorés font tout en amours,
C'eſt une maxime conſtante.
Chacun ſait quelle eſt mon entente:
J'ai rebattu, cent & cent fois,
Ceci dans cent & cent endroits;
Mais la choſe eſt ſi néceſſaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai, juſques au bout:
Mots dorés en amour font tout.
Ils perſuadent la donzelle,
Son petit chien, ſa demoiſelle,
Son époux quelquefois auſſi.
C'eſt le ſeul qu'il falloit ici
Perſuader; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence; & dame!
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode:
Même on dit qu'il ſuivit la mode
De ſon maître, & toujours, depuis,
Changea d'objets en ſes déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien & des créatures.
Les plus nouvelles, ſans manquer,

Étoient pour lui les plus gentilles;
Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nymphes, griſettes, ce qu'il put:
Toutes étoient de bonne priſe;
Et ſur ce point, tant qu'il vécut,
Diverſité fut ſa deviſe.

LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'eſprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'eſt en amour une triple machine
Par qui maint fort eſt bientôt emporté;
Rocher fût-il; rochers auſſi ſe prennent.
Qu'on ſoit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourſe ne tiennent;
Je vous le dis, la place eſt au galant.
On la prend bien, quelquefois, ſans ces choſes.
Bon fait avoir néanmoins quelques doſes
D'entendement, & n'être pas un ſot.
Quant à l'avare, on le hait : le magot
A grand beſoin de bonne rhétorique;
La meilleure eſt celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La poſſédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre & ſon honnêteté,
Ses dons, ſur-tout, l'avoient, par toute terre,
Déclaré tel : propre, bien fait, bien mis,
L'eſprit galant, & l'air des plus polis,
Il ſe piqua pour certaine femelle

De

THE ASTOR LIBRARY
NY

De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir :
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui, depuis peu, jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés.
Amour le rend, quand il veut inutile ;
Ces Argus là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc : il défioit les gens.
Au demeurant, il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.
Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux ;
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
[Car c'est toujours une même chanson]
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ?... Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or, le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,

Ni d'entr'ouïr la voix de ſa maîtreſſe.
Il ne fut onc ſemblable fortereſſe.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre aſſiégeant.
Je penſe avoir déjà dit, ce me ſemble,
Qu'Aldobrandin homme à préſents étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faiſoit grand cas;
Il l'appelloit, à cauſe de ſon pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue;
Ce fut aſſez : notre amant propoſa
De le troquer; l'époux s'en excuſa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : Eh bien, faiſons mieux, ne troquez;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous préſent, j'entretienne Madame.
C'eſt un deſir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart-d'heure, ſans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là deſſus :
J'en ſuis d'avis! je livrerai ma femme!
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi!... vous préſent!... Moi préſent?... Et quel mal,
Encore un coup, peut-il, en la préſence

D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver,
Et raisonnant en soi: Quelle apparence
Qu'il en mévienne en effet, moi présent?
C'est marché sûr; il est fol, à son dam:
Que prétend-il? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consont encore,
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu, ni le temps à souhait,
Commença-t-il, puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, Madame,
De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
Je ferois voir, par les formes, ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent desir
Tout le menu; mais que je brûle, meure,

Et m'en tourmente, & me diſe aux abois;
Tout ce chemin que l'on fait en ſix mois,
Il me convient le faire en un quart-d'heure;
Et plus encor; car ce n'eſt pas le tout;
Froid eſt l'amant qui ne va juſqu'au bout,
Et, par ſottiſe, en ſi beau train demeure.
Vous vous taiſez! Pas un mot! Qu'eſt cela?
Renverriez-vous de la ſorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il eſt vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il, pour cela,
Ne point répondre, alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois, c'eſt une tricherie
De votre époux: il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché; mais j'y fais un ſecret:
Rien n'y ſera, pour le sûr, ſa défenſe.
Je ſaurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'œil, par ſon langage doux,
Rompt, à mon ſens, quelque peu le ſilence.
J'y lis ceci: Ne croyez pas, Monſieur,
Que la nature ait compoſé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes paſſades,
Joûtes, tournois, deviſes, ſérénades,
M'ont, avant vous, déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offenſée,
Je vous dirai que, dès le premier jour,
J'y répondis; & me ſentis bleſſée
Du même trait; mais que nous ſert ceci?..
Ce qu'il nous ſert? Je m'en vais vous le dire:

Étant d'accord, il faut, cette nuit-ci,
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger & nous rire,
Bref, le payer du ſoin qu'il prend ici;
De ces fruits là le dernier n'eſt le pire.
Votre jardin viendra comme de cire:
Deſcendez-y; ne doutez du ſuccès:
Votre mari ne ſe tiendra jamais
Qu'à ſa maiſon des champs, je vous l'aſſure,
Tantôt il n'aille éprouver ſa monture.
Vos douagnas en leur premier ſommeil,
Vous deſcendrez, ſans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté, l'échelle eſt préparée.
Je monterai par la cour du voiſin;
Je l'ai gagné: la rue eſt trop publique.
Ne craignez rien... Ah! mon cher Magnifique,
Que je vous aime, & que je vous ſais gré
De ce deſſein! Venez, je deſcendrai.
C'eſt vous qui parle; & plût au ciel, Madame,
Qu'on vous osât embraſſer les genoux!...
Mon Magnifique, à tantôt; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, & feint d'être en courroux;
Puis, tout-grondant: Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin! je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque perſonne,
Que d'être avec Madame que voilà.

Si vous trouvez chevaux à ce prix là,
Vous les devez prendre, ſur ma parole.
Le mien hennit du moins; mais cette idole
Eſt proprement un fort joli poiſſon.
Or ſus, j'en tiens; ce m'eſt une leçon.
Quiconque veut le reſte du quart-d'heure
N'a qu'à parler; j'en ferai juſte prix.
Aldobrandin rit ſi fort, qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs eſprits
Mettent toujours quelque haute entrepriſe.
Notre féal, vous lâchez trop tôt priſe:
Avec le temps, on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil; car ce n'eſt pas là tout;
Nous y ſavons encor quelque rubrique:
Et cependant, Monſieur le Magnifique,
La haquenée eſt nettement à nous:
Plus ne fera de dépenſe chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaiſe,
Vous me verrez deſſus, fort à mon aiſe,
Dans le chemin de ma maiſon des champs.
Il n'y manqua ſur le ſoir; & nos gens
Au rendez-vous tout auſſi peu manquerent.
Dire comment les choſes s'y paſſerent,
C'eſt un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement.
La dame étoit jeune, fringante & belle;
L'amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous, coup ſur coup, furent pris;
Moins n'en valoit ſi gentille femelle.

Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs, en or comme en argent,
Aux douagnas, & bonne ſentinelle.
Un pavillon, vers le bout du jardin,
Vint à propos; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Concluſion, qu'il prit en cocuage
Tous ſes degrés; un ſeul ne lui manqua:
Tant ſut jouer ſon jeu la haquenée.
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, ſans doute ni ſcrupule:
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sachant, de plus, tout ce qu'on fait chez eux.

LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'il eſt un conte uſé, commun & rebattu,
C'eſt celui que ma muſe accommode à ſa guiſe:
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déjà produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi, dans ces vers, je l'aurai rajeunie.

Dans Épheſe, il fut, autrefois,
Une dame en ſageſſe & vertu ſans égale,
Et ſelon la commune voix;
Ayant ſu rafiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe. Heureuſe ſa patrie!
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à ſa femme cherie.
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole;

THE ASTOR LIBRARY NY

Il mourut, & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ſes cris, mettoit tout en allarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on ſache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès;
Chacun rendit par là ſa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié;
[Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie]
Une eſclave en ces lieux la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien; c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.

L'eſclave avec la dame avoit été nourrie :
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette paſſion
Étoit crûe, avec l'âge, au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvements ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentiments.
Aux conſolations la veuve inacceſſible
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux ;
Mais la dame vouloit repaître encor ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le ſeul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes
Notre veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe & deux ſans d'autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquents hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le ſort & toute la nature.
Enfin, ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;

Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit, par ordonnance,
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormi,
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit, il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles;
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la ſuivante;
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le ſoldat fût mauvais orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La dame, cette fois, eût de l'attention:
Et déjà l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé;
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer, dès lors, à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à votre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si, par votre trépas, vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous preſſe? Attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les tréſors
Dont le ciel prit plaiſir d'orner votre viſage,
Je diſois: hélas! c'eſt dommage;

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la dame.
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,
Tout y fit. Une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, & se rend, en effet,
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant, enfin, qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hymenée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.
Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;
Mais en vain, la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſachant où trouver retraite.
L'eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y conſent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les paſſants n'y connoîtront rien.
La dame y conſentit. O volages femelles !
La femme eſt toujours femme. Il en eſt qui ſont belles,
Il en eſt qui ne le ſont pas :
S'il en étoit d'aſſez fidelles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette Matrone ;
Et n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il dût en propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas, peut-être, une ſi grande affaire :
Cela lui ſauvoit l'autre ; &, tout conſidéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

THE ASTOR LIBRARY
NY

BELPHÉGOR,

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers vers que ma muſe a polis.
Puiſſe le tout, ô charmante Philis,
Aller ſi loin que notre los franchiſſe
La nuit des temps! Nous la ſaurons dompter;
Moi, par écrire, & vous, par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir régné juſques ici
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Repréſentant ou Phedre, ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Eſt-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante,
Une autre enfin allant ſi droit au cœur?
N'attendez pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere,

Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé :
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par ces tranſports n'eſpérant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement votre ami ;
De ceux qui ſont amants plus d'à-demi :
Et plût au ſort que j'euſſe pu mieux faire !
Ceci ſoit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & rois, & la tourbe menue,
Jettoient maints pleurs, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en paſſant, à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
L'une diſoit, hélas ! c'eſt mon mari ;
L'autre auſſi-tôt répondoit, c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit, en plein conſiſtoire :
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon, plein d'art & de prudence,
Qui, non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.

Le

Le prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphégor auſſi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand épluchеur, clair-voyant à merveilles,
Capable, enfin, de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vue, & qu'en lieux différents
Il pût toucher, par des correſpondants.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines;
Bref, ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation:
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit;
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, ſous le nom du ſeigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla, comme un riche homme,

Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés,
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa,
Fut la louange. Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle;
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſents s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tout deſſein utile,
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différents;
L'un, des époux ſatisfaits & contents,
Si peu rempli que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.

Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle & bien faite, & peu d'autres tréſors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême,
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que, parmi la bande,
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins bien fort appetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand ſeigneur;
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un *Oui* de madame Honeſta.
Auparavant le notaire y paſſa;
Dont Belphégor ſe moquant en ſon ame,
Eh quoi! dit-il: On acquiert une femme
Comme un château? Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon; ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous ſommes;

Dans les procès, en prenant le revers.
Les *ſi*, les *car*, les contrats, ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers:
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec Hymen, Amour n'ait des débats;
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille:
Le cœur fait tout; le reſte eſt inutile;
Qu'ainſi ne ſoit; voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe;
Chez les amants tout plaît, tout eſt parfait:
Chez les époux tout ennuie, & tout laſſe.
Le devoir nuit; chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.
Sur ce point là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel, que madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle: Un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang!

Méritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe,
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien....
Il n'eſt pas sûr qu'Honeſta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps ; bref, un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épouſa
La parenté de madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur, avec le petit frere ;
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eut un intendant.
Un intendant ! Qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſait pêcher en eau trouble.
Et plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble ;
Tant qu'aiſément lui-même achetеroit
Ce qui de net au ſeigneur reſteroit :

Donc par raiſon bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut, étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre époux; ainſi tout alla mal.
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abuſoient: il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau;
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mattéo, c'étoit le nom du ſire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & ſa femme encor pire;
Qu'il n'y ſavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?

Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Mattéo l'en prieroit ;
Trois fois ſans plus, & ce pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des ſergents.
Tout auſſi-tôt l'ambaſſadeur commence,
Avec grand bruit, d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique,
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien ;
Mais Mattéo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple : il ſe tranſporte à Rome,
Saiſit un corps : Mattéo l'en bannit,
Le chaſſe encore ; autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin [toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien], notre diable ſortit.
Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille :
Maint jeune prince étoit ſon pourſuivant.
Là, d'Honeſta Belphégor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chaſſoit les eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,

[Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphégor ſe laiſſât conjurer.]
Il la refuſe ; il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui ſans ſavoir comment,
Sans dons du ciel, par haſard ſeulement,
Du quelque corps a chaſſé quelque diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre démon & ſon conjurateur.
D'un tel combat le prince eſt ſpectateur.
Chacun y court : n'eſt fils de bonne mere
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté, ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Matteo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois ;
Dont Matteo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin, le manant dit :
Que ſur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe, & mene à la potence.

Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battit le tambour ;
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde,
Un peu surpris, au manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, & va par tout le monde,
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrairie.
J'ai par moi-même examiné le cas :
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin :
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoient pas merveilles,
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, & toujours sur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on.

L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque ſaint y durer;
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premiérement, je ne ſais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon:
En ſecond lieu, ſi, par quelque raiſon,
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut;
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

THE ASTOR LIBRARY
NY

LA CLOCHETTE.

O combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, léger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré, même en aſſez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole;
Et quand juré? C'eſt ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promeſſe,
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs:
Trop bien ont-ils quelque art qui peut vous plaire,
Quelque jargon plein d'aſſez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'eſt là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point.
Et ſuppoſé que, quant à la matiere,
J'euſſe failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tous cas?
Voyons ceci. Vous ſaurez que, n'aguere,
Dans la Touraine, un jeune bachelier,
[Interprétez ce mot à votre guiſe:
L'uſage en fut, autrefois, familier,
Pour dire ceux qui n'ont la barbe griſe:
Ores, ce ſont ſuppôts de ſainte Egliſe.]
Le nôtre ſoit, ſans plus, un jouvenceau,
Qui, dans les près, ſur le bord d'un ruiſſeau,

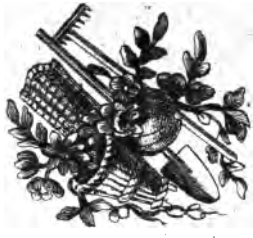
Vous cajoloit la jeune bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nuds, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une Clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y ſoit inhabile;
Même les loix ont avancé ce temps:
Les loix ſongeoient aux perſonnes de ville,
Bien que l'amour ſemble né pour les champs.
Le bachelier déploya ſa ſcience,
Ce fut en vain: le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, ſur le coi de la nuit,
Le compagnon détourne une géniſſe
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant, non compté par la belle,
[Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis]
Prit, auſſi-tôt, le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuſe qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu ſait la vie; elle tance Iſabeau,
Vous la renvoie; & la jeune pucelle

S'en va pleurant, & demande aux Échos
Si pas un d'eux ne ſait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle, à propos,
Avoit d'abord étoupé la Clochette;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner,
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fond du bois ſe laiſſa détourner.
Jugez, lecteur, qu'elle fut ſa ſurpriſe,
Quand elle ouit la voix de ſon amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours, la fille, toute en tranſe,
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles! évitez
Le fond des bois & leur vaſte ſilence.

LE GLOUTON,

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE.

A ſon ſouper, un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un eſturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe, il creve; on y court:
On lui donne maints clyſteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes amis, dit le Goulu,
M'y voilà tout réſolu;
Et puiſqu'il faut que je meure;
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte, tout à l'heure,
Le reſte de mon poiſſon.



THE ASTOR LIBRARY
NY

LES DEUX AMIS.

Axiocus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grand'camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille ſi belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de ſa mere,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne ſauriez faire
Que cet enfant ne ſoit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il eſt à vous, compere;
Je prends ſur moi le haſard du péché.

LE JUGE DE MESLE.

Deux avocats, qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un juge de province;
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur,
Du doigt les serre, il avoit bonne pince.
La longue échet, sans faute, au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint, & le juge repart:
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard:
De nouveauté dans mon fait il n'est maille:
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte-paille.

THE ASTOR LIBRARY NY

THE EASTON LIBRARY NY

ALIX MALADE.

Alix malade, & ſe ſentant preſſer,
Quelqu'un lui dit : Il ſe faut confeſſer ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
Oui, je le veux, lui répondit la dame ;
Qu'à pere André l'on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un meſſager y court en diligence,
Sonne au couvent de toute ſa puiſſance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
C'eſt pere André, celui qui, d'ordinaire,
Entend Alix dans ſa confeſſion.
Vous demandez, reprit alors un frere,
Le pere André, le confeſſeur d'Alix ?
Il eſt bien loin : hélas ! le pauvre pere,
Depuis dix ans, confeſſe en paradis.

LE BAISER RENDU.

Guillot paſſoit avec ſa mariée ;
Un gentilhomme à ſon gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épouſée ?
Que je la baiſe, à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'inſtant ;
Elle eſt, Monſieur, fort à votre ſervice.
Le monſieur donc, alors, fait ſon office,
En appuyant : Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à ſon tour ; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zele,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidelle,
J'ai grand regret, & je ſuis bien fâché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

THE ASTOR LIBRARY
NY

THE ASTOR LIBRARY
NY

SŒUR JEANNE.

Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en ſainte fille,
Toujours étoit en oraiſon,
Et toujours ſes ſœurs à la grille.
Un jour donc l'abbeſſe leur dit :
Vivez comme ſœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde & ſa ſéquelle.
Toutes reprirent à l'inſtant :
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.

IMITATION
D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere & Paphos
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premiérement, mets des lys & des roses;
Après cela, des amours & des ris:
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystere:
Traits si pareils jamais ne se sont vus;
Et tu pourras, à Paphos & Cythere,
De cette Iris refaire une Vénus.

THE ASTOR LIBRARY
NY

THE ASTOR LIBRARY NY

AUTRE IMITATION D'ANACRÉON.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage ;
Ouvrez, dit-il, je ſuis nu.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie.
J'allume auſſi-tôt du feu.
Il regarde ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois ;
Et de l'enfant prends les doigts ;
Les réchauffe, &, dans moi-même,
Je dis : Pourquoi craindre tant ?

Que peut-il ? C'eſt un enfant :
Ma coüardiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que ſeroit-ce, ſi chez moi
J'avois reçu Polypheme ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les pieces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour, c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige,
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état ;
Mais ton cœur eſt bien malade.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES CONTES

Contenus dans ce Volume.

Joconde.	Pag. 1
Le Cocu battu & content.	21
Le Mari Confeſſeur.	27
Le Savetier.	29
Le Payſan qui avoit offenſé ſon Seigneur.	31
Le Muletier.	35
La Servante juſtifiée.	40
La Gageure des trois Commeres.	45
Le Calendrier des Vieillards.	58
A Femme avare, Galant eſcroc.	68
On ne s'aviſe jamais de tout.	71
Le Gaſcon puni.	73
La Fiancée du roi de Garbe.	77
La Coupe enchantée.	106
Le Faucon.	124
Le petit Chien qui ſecoue de l'argent & des pierreries.	134

Pâté d'Anguille. 154
Le Magnifique. 160
La Matrone d'Éphèse. 168
Belphégor. 175
La Clochette. 187
Le Glouton. 190
Les deux Amis. 191
Le Juge de Mesle. 192
Alix malade. 193
Le Baiſer rendu. 194
Sœur Jeanne. 195
Imitation d'Anacréon. 196
Autre Imitation d'Anacréon. 197

Fin de la Table du premier Volume.